

## THÉÂTRE

Hommage  
à Jean-Pierre Ronfard  
Pages E 5 à E 8



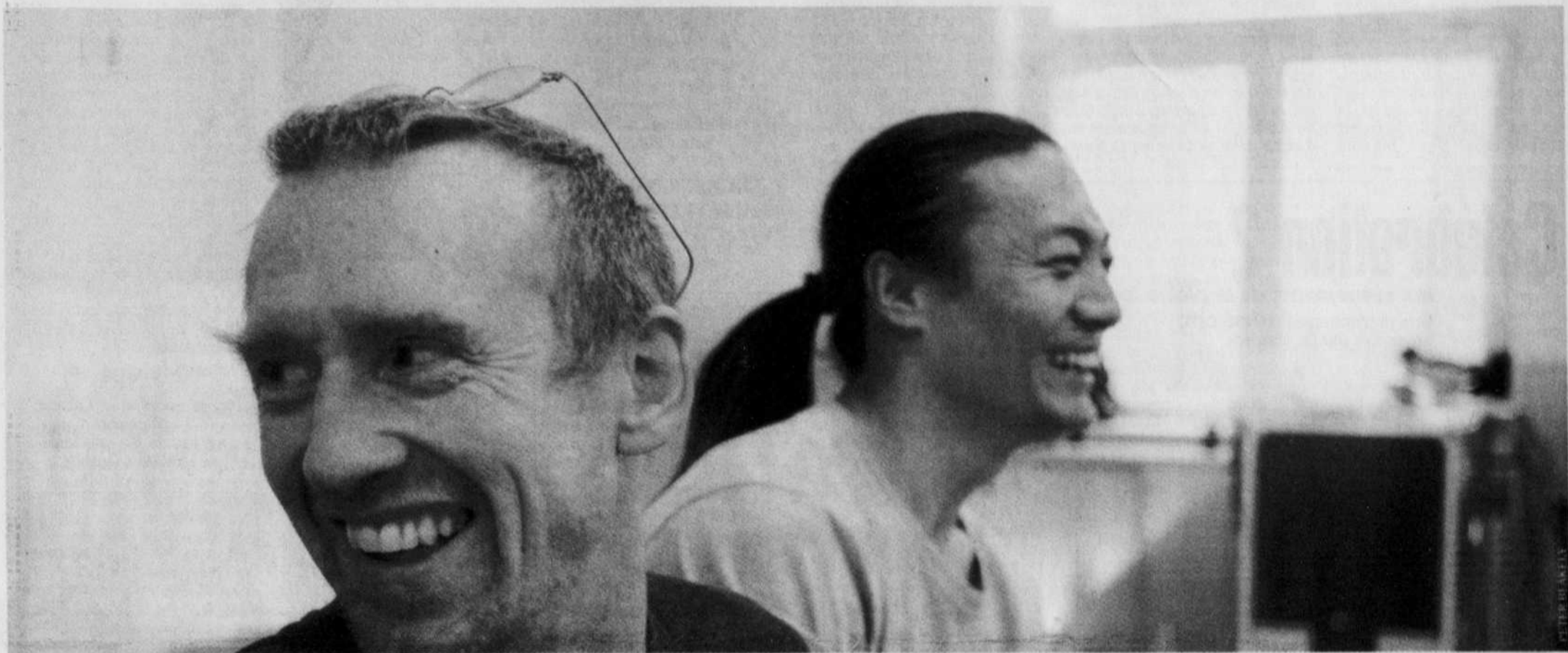
## CINÉMA

La télé, de l'intérieur  
Page E 12

## LE DEVOIR

CAHIER

## CULTURE



## La mécanique selon Forsythe



Maître incontesté de l'époque actuelle en danse, William Forsythe a décomposé le ballet classique jusqu'à ce que surgisse une danse radicale, à la fois ludique, élégante et d'une géométrie unique, qui rallie publics classiques et contemporains.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Son œuvre est immense et son regard sur la danse, vertigineux. À moins de 55 ans, William Forsythe compte déjà une centaine de chorégraphies, où il dissèque analytiquement la danse classique pour en faire surgir des angles nouveaux à travers une gravité qui lui est propre.

Né et formé à New York, le jeune Forsythe se joint, à titre de danseur en 1973, au Stuttgart Ballet en Allemagne, où il crée ses premières chorégraphies dès 1976. Il a une vingtaine d'œuvres à son actif lorsqu'il prend, en 1984, la direction de la compagnie Ballett Frankfurt, dont la notoriété se répand rapidement, notamment avec la création de *Artifact* (1984), *The Loss of Small Detail* (1991), *Alien Action* (1992), *Eidos: Telos* (1995), présenté au FIND la même année, et *Kammer Kammer* (2000). En 1999, la compagnie commence à se produire au TAT en plus de l'Opéra de Francfort, un espace dé-

dié à l'expérimentation dont Forsythe est devenu le directeur général. Deux ans plus tard, la revue *Ballet International/Tanz Aktuell* le consacrait meilleur chorégraphe.

La réputation du chorégraphe repose entre autres sur sa capacité à réinventer le langage du ballet en repoussant les limites jusqu'à de nouvelles frontières insoupçonnées. «Ce que j'ai toujours fait, c'est de mettre en scène une analyse de la mécanique inhérente à une pratique classique de la danse, mais je n'ai jamais été intéressé à perpétuer un certain genre de ballet», précise le chorégraphe. Terrain d'exploration fertile, le ballet ne se reconnaît souvent qu'aux pointes et à certains mouvements, quoique épurés à l'extrême.

## L'éthique chorégraphique de Forsythe

Le ballet n'est toutefois plus une référence absolue pour celui qui travaillera prochainement avec les iconoclastes de la danse que sont Boris Charmatz et Benoît Lachambre. «J'y recours quand il en est question dans la pièce, mais ce n'est pas toujours le cas», souligne-t-il. Le corps et sa propre mécanique s'y sont substitués. L'esprit qui préside au choix des œuvres présentées au FIND, (*N.N.N.N.*) (2002), *The Room As It Was* (2002), *One Flat Thing* (2000) et *Duo* (1996), en rend bien compte.

«Ce programme traite de l'éthique du travail chorégraphique, de la responsabilité des danseurs les uns envers les autres, envers moi, de moi envers le public» ex-

plique Forsythe. De la pleine collaboration des danseurs pour la création de *The Room As It Was* au *Duo* conçu entièrement par le chorégraphe, les quatre pièces montrent tout l'éventail des interactions possibles entre Forsythe et ses danseurs, dans le processus de création.

On reconnaît le minimalisme propre au chorégraphe dans le point de départ de sa recherche gestuelle pour le quatuor masculin (*N.N.N.N.*) — qui renvoie à l'expression latine «*nomen nescio*», signifiant «je ne connais pas le nom» — et la pièce de groupe *One Flat Thing*. Tandis que la première «est basée sur le poids des membres du corps et toutes les possibilités qui en découlent», la seconde est une «manifestation itérative où l'on revient toujours au même thème jusqu'à ce qu'il évolue», explique le chorégraphe.

Autre trait des dernières œuvres de Forsythe, les dimensions du temps et de la mémoire sont aussi au cœur de *The Room As It Was* et de *Duo*. Dans la première, «les (huit) danseurs essaient de se remémorer un ballet qu'ils n'interprètent pas». Le chorégraphe de Francfort a une conception très physique et très matérielle du temps et de l'espace qui lui est relié. «L'espace contient des souvenirs proprioceptifs pour les danseurs, pas juste les souvenirs ou les fantasmes eux-mêmes, mais aussi le lieu où les danseurs les ont sentis.»

Dans *Duo*, le tandem — féminin cette fois — incarne en quelque sorte les deux aiguilles d'une horloge, mais d'une «horloge molle», d'après le concept de l'artiste visuel Marcel Duchamp. «Le temps est une construction très subjective, et les danseurs doivent construire la mémoire comme une série de sensations connues», note le chorégraphe.

## Un héritage foisonnant

Les interprètes de *The Room*... font partie de la compagnie de William Forsythe depuis dix, voire vingt ans. Et ce destin commun ne trahit pas la moindre dépendance. «Je n'aime pas travailler avec des gens qui dépendent de moi, tranche le chorégraphe. Je préfère de loin travailler avec des artistes autonomes et matures.»

Mais cette fidélité mutuelle témoigne sans doute de l'héritage riche et varié que laisse Forsythe. C'est ce que s'applique à montrer le FIND en mettant aussi au programme de cette édition le spectacle *Chorégraphe* du Ballett Frankfurt, où on pourra voir le travail chorégraphique de Richard Siegal et d'Allison Brown, deux interprètes du maître de Francfort.

Le réputé chorégraphe quittera bientôt la direction artistique de la compagnie Ballett Frankfurt,

VOIR PAGE 2: FORSYTHE

«Je n'aime pas travailler avec des gens qui dépendent de moi»

## Le lieu de l'être

Marie Chouinard célèbre ses 25 ans de carrière au FIND



Marie Chouinard.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Il y a un quart de siècle, Marie Chouinard donnait sa première représentation de danse (ou de performance, comme on voudra), dans une galerie d'art de Québec. Le show était gratuit. Il n'y avait qu'un seul spectateur dans la salle. L'histoire n'a pas retenu son nom.

«Une célébration en solo pour une seule personne. L'idée me plaît encore...», commente la grande Marie Chouinard en rigolant de l'anecdote, au milieu de son studio, boulevard Saint-Laurent. «Le sens du sacré est peut-être encore plus éveillé dans ces circonstances.»

La roue a vite et bien tourné. Depuis des années, ses œuvres attirent des milliers de spectateurs partout dans le monde. La compagnie montréalaise a passé les dernières semaines en Italie, en Grèce, en Suisse, puis à travers le Canada. Elle sera à New York en décembre. Les pé-

grégations de l'an prochain passeront par la France, le Royaume-Uni, la Hongrie et la Slovaquie. «Ça va extraordinairement bien», dit-elle.

Plus tard cette semaine, dans le cadre du Festival international de nouvelle danse (FIND), elle offrira deux pièces récentes, le solo *Études #1* (2001) et *Chorale*, une chorégraphie de groupe créée cette année. Et puis demain, elle représentera son *Sacre du Printemps* (1993) et son *Prélude à l'après-midi d'un faune* (1994), deux points d'ancrage essentiels de sa production, qui tient maintenant sur plusieurs feuilles de c.v. «Je n'aime pas penser à ces pièces comme mes œuvres principales ou majeures. Je suis contente de présenter ce que je fais au public. En général, ma pièce préférée, c'est ma dernière...»

N'empêche qu'elle le veuille ou pas, sa renommée s'articule un peu, beaucoup, passionnément autour de ce *Sacre*, cette charge cosmique d'une puissance et d'une précision atomiques. À preuve, une compagnie de ballet de Lisbonne est en train d'intégrer la pièce à son répertoire et de-

vrait la faire tourner deux ou trois ans. «Des membres de la compagnie vont aller leur enseigner la chorégraphie. Ce n'est pas évident. J'ai passé des premiers danseurs en audition qui ne pouvaient intégrer mon style.»

Sa réputation attire à elle les meilleurs interprètes de l'étranger, proche ou lointain. La compagnie compte une Australienne, un Cubain, plusieurs Canadiens de partout au pays. «Maintenant, j'ai trois Montréalais dans mon équipe de onze danseurs. C'est la première fois que la proportion est aussi élevée», dit-elle en levant son chapeau à LADMI, Les Ateliers de danse moderne de Montréal, une école de formation professionnelle d'où sortent «d'excellents danseurs qui peuvent se retrouver dans les meilleures compagnies».

Il s'en trouve plusieurs excellentes à Montréal, à commencer par la sienne. Elle ne sait pas pour quoi. «Je ne sais pas s'il existe quelque chose comme

VOIR PAGE 2: CHOUINARD

## Culture

## CHOUINARD

«Je suis montréalaise...»

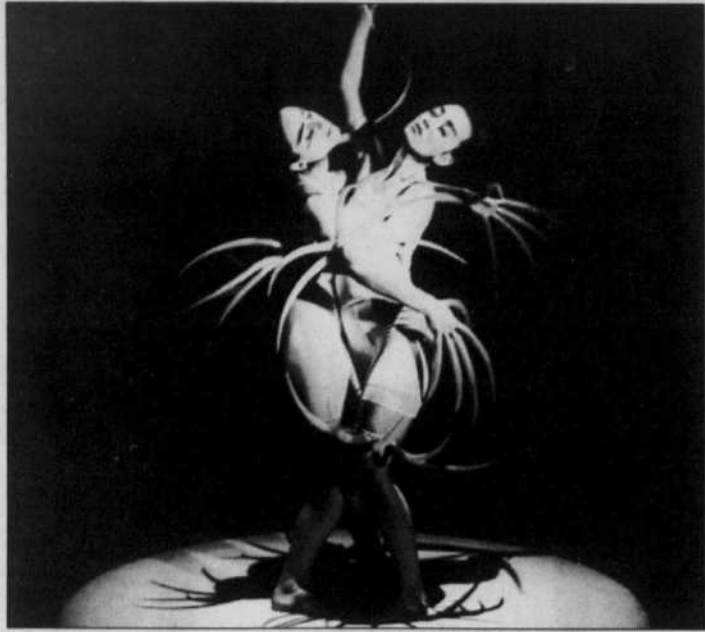
SUITE DE LA PAGE E 1

une école de Montréal en danse contemporaine. Il existe des pôles de cet art dans le monde. Je crois que notre ville en fait partie.»

Y a-t-il alors quelque chose de montréalais dans sa propre danse? La question la fait bondir du canapé et désigner les éléments majestueux du panorama urbain: le mont Royal, les grands immeubles, la vit qui bat. «Je travaille ici depuis quinze ans. J'ai la ville et la nature sous les yeux. En plus, je devine le fleuve, pas très loin. Cet été, je suis allée en Gaspésie, au bout du fleuve. Mes ancêtres sont passés par là. Très loin, il y a le Grand Nord, l'espace infini, la liberté totale. Je suis montréalaise, je suis de ce coin du mon-

de. Chacun vient de quelque part et moi je suis d'ici.»

L'unité de son travail lui semble tout aussi évidente, depuis 25 ans, depuis toujours. «J'aurais identifié les mêmes fils rouges il y a deux décennies: le souffle, la présence, la manifestation de toutes les forces d'un être dans un état d'éveil maximum, avec l'âme, l'intelligence, la conscience, l'intuition, le regard, les sens, le corps, le système sanguin, musculaire, osseux, nerveux, les connexions cérébrales, les glandes, les cellules, les atomes. Tout. Pour moi, la danse demeure un lieu de manifestation de l'être. C'est donc un art sacré, mais dans le strict sens où il permet d'être en lien avec une lame de fond qui traverse la vie, l'origine, le silence premier...»



Le Sacre du printemps, chorégraphié par Marie Chouinard.

## FORSYTHE

SUITE DE LA PAGE E 1

qu'il assume depuis 1984, après une crise politique qui a duré des mois — voire des années — en sourdine. La Ville de Francfort invoquait des coupes budgétaires. Selon certains journalistes, dont l'écho est parvenu jusqu'ici, la querelle s'est même déplacée sur le terrain idéologique: les élus

voulaient revenir à un répertoire plus classique, moins avant-gardiste que les œuvres de Forsythe.

Mais le chorégraphe s'empresse de corriger: «C'était une rumeur. Ils [les élus municipaux] pensaient simplement qu'on n'avait pas d'appui et qu'on serait facile à déloger, vu leurs coupes budgétaires. Généralement, la danse est toujours le maillon faible, mais ils ont eu toute

une surprise...» Non seulement les pétitions et autres manifestations de soutien se sont-elles multipliées, mais un groupe d'hommes d'affaires influents pourrait offrir au chorégraphe l'appui financier nécessaire à la renaissance de la compagnie, qui serait alors privée, sous un autre nom. «C'est en négociation. Tout devrait se décider le 14 octobre. Je ne serais lié à la Ville ni financièrement ni légalement, mais elle nous fournirait certains services comme l'accès à des lieux de représentation et à nos décors et costumes.» Longue vie au génie créateur de William Forsythe.

(N.N.N.), DUO,  
THE ROOM AS IT WAS ET  
ONE FLAT THING,  
REPRODUCED

de William Forsythe  
(Ballett Frankfurt)  
Les 10 et 11 octobre à la salle  
Wilfrid-Pelletier de la Place des  
Arts, à 20h30

CHORÉGRAPHERS DU  
BALLETT FRANKFURT  
les 6 et 7 octobre à Tangente,  
à 17h30

Le dimanche 19 octobre

# LA JOURNÉE DU TANGO CONTRE LE RACISME

Au Chalet de la montagne  
de 16h00 à 19h30  
Entrée libre  
Danse folklorique, musique du monde  
Initiation gratuite au tango  
Venez pique-niquer  
Pour info : 514.495.8645

Au Chalet de la montagne  
à compter de 20h00  
GRAND BAL  
Démonstration de tango  
Musiciens, d.j.  
Beau temps, mauvais temps



LE DEVOIR

Ville de Montréal

Montréal  
Buenos Aires  
vice versaConsulat général de  
la République Argentine

## MUSIQUE

## Le nouveau western

DAVID CANTIN

Hantée par les grands espaces, la musique de Calexico sent le Far West à plein nez. Toutefois, on ne saurait réduire le plus récent *Feast of Wire* à une panoplie de clichés en provenance de l'Arizona. Au contraire, ces anciens membres de Giant Sand entremêlent le néo-country, le rock alternatif, le jazz ambient ou encore la tradition de l'orchestre de mariachis. Calexico étant de retour à Montréal pour deux prestations au Cabaret et une première à la salle Multi de Méduse à Québec, un autre voyage s'amorce dans son univers somptueux.

Après quelques tentatives, on finit par rejoindre Joey Burns dans son bled de Tucson. Le multi-instrumentiste prend un peu de recul, avant un autre détour par le Canada pour une nouvelle série de concerts avec son acolyte John Convertino. «On adore être de passage dans votre coin. Les gens ont une très grande ouverture d'esprit. D'ailleurs, on a l'intention d'enregistrer les spectacles de Montréal pour un éventuel album en concert.» Avant de se faire connaître grâce à l'album *The Black Light* paru en 1998, ces deux musiciens ont d'abord trouvé refuge auprès d'Howe Gelb, d'OP8, de même que de The Friends of Dean Martinez. Si l'on se fie aux propos de Burns: «Calexico vient d'un désir d'explorer des créneaux comme le jazz ou le folk, sans nécessairement poser des limites bien précises. Au départ, il y avait ce souci d'un éclectisme très organique. On tenait à expérimenter à notre façon avec l'aide d'influences très disparates.»

pure nostalgie. On a été beaucoup marqué par nos séjours en Europe. Le rapport au temps ainsi qu'à l'horizon n'est pas du tout le même qu'en Amérique.»

En l'espace de quatre albums, Calexico a su imposer un style original qui renvoie autant à Ennio Morricone qu'à Miles Davis. Comment ne pas finir par se parodier dans un tel réseau d'influences? «On ne tient rien pour acquis. Chaque album est pour nous une aventure, de même qu'une remise en question constante. On cherche toujours à aller plus loin, sans se répéter inutilement. Les spectacles ont aussi des effets plutôt bénéfiques. On gagne en maturité comme en expérience sur une scène.» Après le concert mémorable d'Howe Gelb lors de la dernière édition du Festival d'été de Québec, il est fort possible que ces proches cousins donnent un bon aperçu de l'immense créativité qui sévit dans ces territoires de l'Ouest américain.

«On demeure une grande famille qui malmène le folk, le jazz, ainsi que le rock psychédélique. On dit souvent que notre musique est particulièrement cinématographique. Je crois que c'est vrai dans la mesure où on aime élargir nos horizons. On s'ennuierait à faire du rock au sens conventionnel du terme. Il y a sans doute d'autres façons d'être plus créatifs.» Aussi lyriques et panoramiques, les chansons de Burns et Convertino prennent un malin plaisir à déjouer les attentes dans le contexte actuel de la musique américaine. Encore une fois, il ne faut pas manquer cette occasion de redécouvrir Calexico dans les parages.

## Un fil narratif transparent

Avec *Feast of Wire*, le groupe tient assurément son disque le plus maîtrisé à ce jour. Sur un morceau comme «Black Heart», les cordes sont absolument magnifiques et le climat est d'une noirceur ténébreuse. Le fil narratif semble d'ailleurs beaucoup plus transparent. En réponse à ce constat, Burns ajoute de manière pertinente: «Il est vrai que le nouvel album coule beaucoup mieux que les précédents. On voulait que les pièces se condensent tels les chapitres d'une longue histoire qui s'enchaîne. On revoit aussi ces contrastes dans la dynamique même de la composition. C'est un ensemble de références qui se dévoilent.»

Comme ce sont de proches collaborateurs d'artistes français tels Jean-Louis Murat, François Breut et Amor Belhom Duo, est-ce qu'on peut voir là une certaine parenté d'esprit? «C'est vrai qu'on admire beaucoup des gens comme Dominique A ou Air. Ils empruntent au passé sans faire dans la

## CALEXICO

Les 6 et 7 octobre, au Cabaret,  
à Montréal.  
Le 8 octobre, à la salle Multi  
de Méduse, à Québec.



ARCHIVES LE DEVOIR  
Joey Burns et John Convertino,  
du groupe Calexico.

## Célébration 2

les événements de la pleine lune

Une production de DANSE-CITÉ  
présentée par La Chapelle

## MUSICIENS

Mélanie Auclair  
Antoine Berthiaume  
Jean Félix Mailloux-Desjardins  
Alexandre Fecteau

## SOUS LA DIRECTION DE

Louise Bédard  
Jean Derome  
Daniel Soulières

## CONCEPTRICE DES ÉCLAIRAGES

Lucie Bazzo

## CONCEPTEUR DES COSTUMES

Gabriel Tsampalieros

## INTERPRÈTES

Nicolas Fillon  
Élinor Fueter  
Emmanuel Jouthé  
Geneviève La  
Jonathan Turcotte  
Catherine Viau

LES 2, 3, 4 OCTOBRE, À 20 H, MATINÉE LE 5 OCTOBRE, À 15 H  
RÉSERVATIONS : 514-843-7738

LA CHAPELLE  
LES CÉLÈBRES DU TEMPS PRÉSENT

3700 rue St-Dominique  
Sherbrooke, autobus 144  
Saint-Laurent, autobus 56

DanseCité  
la trace des créateurs

LE DEVOIR

ici

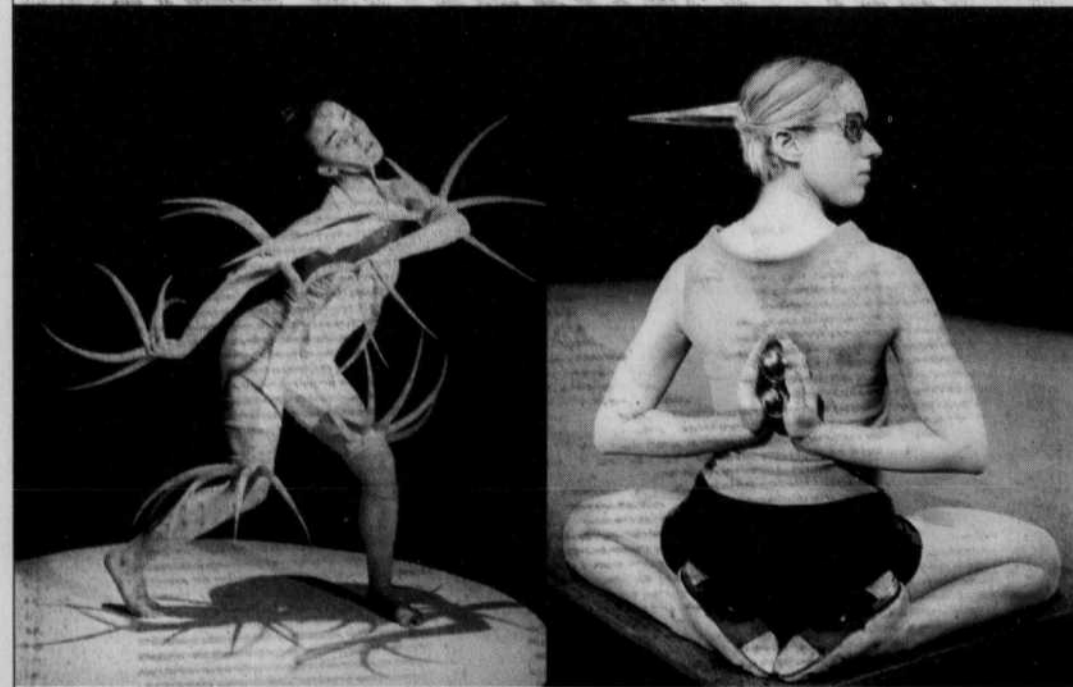
MIRROIR

## F!ND

## COMPAGNIE MARIE CHOUINARD

UN SPECTACLE-CONCERT EXCEPTIONNEL PRÉSENTÉ AVEC L'OSM  
SALLE WILFRID-PELLETIER \ 5 OCT. \ 20 h 30 \ PRÉLUDE À L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE ET  
LE SACRE DU PRINTEMPS, SUIVIES D'UNE GRANDE FÊTE POUR TOUS. SUBLIME.

EN PREMIÈRE MONTRÉLAISE, *Cantique # 1, Étude # 1 et Chorale*  
THÉÂTRE MAISONNEUVE \ 8, 9 OCT. \ 20 h 30 \ UN DES CLOUS DU FIND 2003!



«POUSSÉS DANS NOS DERNIERS RETRANCHEMENTS PAR LA PUISSANCE DE LA MUSIQUE ET DE  
LA DANSE COMBINÉES, ON EST TELLEMENT PRIS QU'ON VEUT REVOIR - ET C'EST PLUS QU'UN  
SOUHAIT.» LE DEVOIR, MONTRÉAL

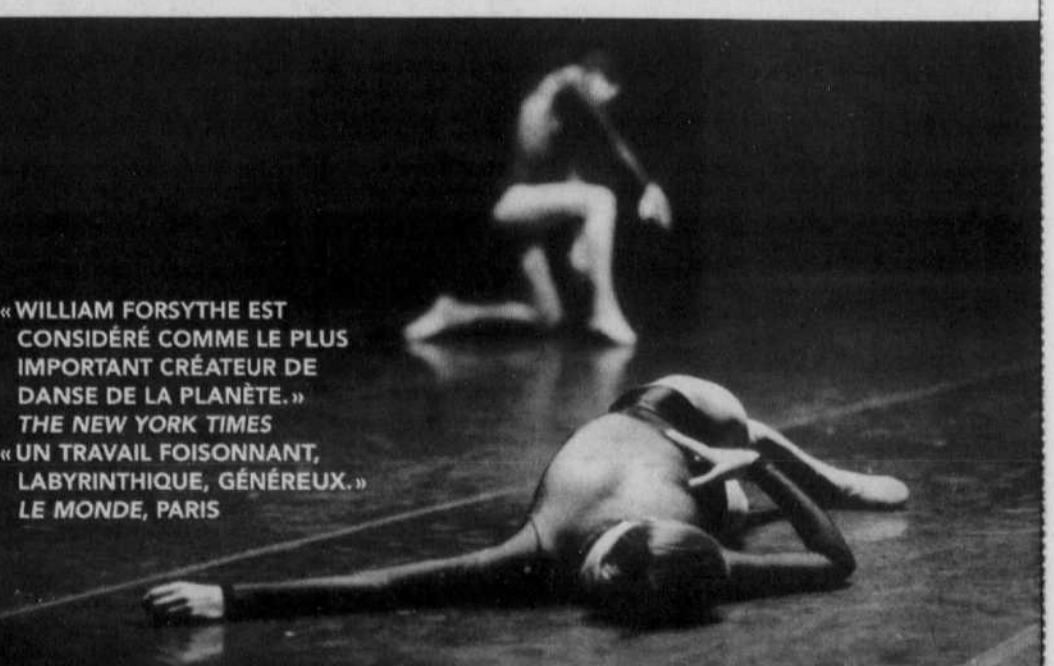
INFO-DANSE (514) 844-2172

billetterie MONUMENT-NATIONAL Place des Arts  
Articulée 1182, BOUL. SAINT-LAURENT (514) 842-2112 WWW.PDA.QC.CA (514) 790 1245 1 (800) 361 4595  
ADMISSION WWW.ADMISSION.COM

## F!ND

BALLETT FRANKFURT  
WILLIAM FORSYTHE

SALLE WILFRID-PELLETIER, PLACE DES ARTS \ 10, 11 OCT. \ 20h30  
EN CLÔTURE DU 11<sup>e</sup> FIND, UN ÉVÈNEMENT DE TAILLE, À NE PAS MANQUER.



«WILLIAM FORSYTHE EST  
CONSIDÉRÉ COMME LE PLUS  
IMPORTANT CRÉATEUR DE  
DANSE DE LA PLANÈTE.»  
THE NEW YORK TIMES  
«UN TRAVAIL FOISSANT,  
LABYRINTHIQUE, GÉNÉREUX.»  
LE MONDE, PARIS

INFO-DANSE (514) 844-2172

billetterie MONUMENT-NATIONAL Place des Arts  
Articulée 1182, BOUL. SAINT-LAURENT (514) 842-2112 WWW.PDA.QC.CA (514) 790 1245 1 (800) 361 4595  
ADMISSION WWW.ADMISSION.COM

## Culture

THÉÂTRE

## Le retour du politique

Michel Monty signe la mise en scène de *Gagarin Way*, de Gregory Burke, à La Licorne

C'est un texte qui vous laisse «tout chose», pour parler de façon élégante. En plus clair, disons que c'est une sorte de coup de poing à l'estomac. Un coup de couteau, plutôt. Violent. Désespéré. Depuis sa création, il y a moins de trois ans, on l'a déjà traduit en une bonne dizaine de langues et on se l'arrache dans une vingtaine de pays. Michel Monty explique tout cela par la virulente authenticité du texte. Et son urgence...

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

La rencontre s'est déroulée dans un coquet petit café de l'arrondissement Outremont tout ce qu'il y a de plus Outremont, c'est-à-dire aux antipodes du lieu où se situe l'action de *Gagarin Way*. La pièce de Burke, qu'il persiste à décrire comme «une comédie noire sur le XX<sup>e</sup> siècle», se déroule en une sorte d'unique longue scène, dans un entrepôt crado, la nuit, en plein quartier ouvrier.

«C'est la toute première pièce de Gregory Burke», raconte d'abord Michel Monty. Et j'ai tout de suite été soufflé par la portée sociale, par la charge du texte [que lui avait remis Jean-Denis Leduc, le «patron» de La Licorne]. Par son authenticité. Par l'urgence qui s'en dégage. J'ai voulu monter ce texte dès le moment où je l'ai lu, et c'est pourquoi nous [Trans Théâtre, la compagnie que dirige Michel Monty] le coproduisons avec La Licorne. La production s'installe dans le théâtre de la rue Papineau à compter du 7 octobre.

## Anti-gros machin

Cette urgence, le spectateur comprend rapidement qu'elle se manifeste par un enlèvement d'abord présenté comme un petit larcin. Ecœurés jusque-là de répéter les mêmes gestes automatisés depuis des années dans une usine de puces électroniques appartenant à des Japonais, Eddy et Gary décident de poser un geste «clair». Un geste politique dénonçant l'économie de marché et la

mondialisation, un geste qu'on les verra essayer de justifier péniblement devant nous. Le temps du «niaisage» est fini pour les deux jeunes contestataires. Ils passent aux actes. Et ils enlèvent un cadre étranger venu analyser le rendement de l'usine où ils travaillent.

Le metteur en scène souligne aussi qu'on saisis rapidement qu'Eddy ne fait que se servir de Gary — un syndicaliste endoctriné dans la vieille tradition des «rouges écossais» — pour arriver à «ses fins», comme on dit. Et que «ses fins» se résument facilement en une phrase : «Tuer quelqu'un, à soir!»

*Gagarin Way* est un violent ras-le-bol, si vous n'avez pas encore deviné.

Michel Monty connaît bien, pour y avoir séjourné, cette Ecosse industrielle de la nouvelle économie qui a surgi des ruines de ses mines de charbon abandonnées, au début des années 1990. «C'est un pays glauque où la culture n'a pas sa place. Tellement que, lorsqu'Eddy parle de sa carte de bibliothèque et qu'il discute de Sartre avec Tom, le jeune gardien de nuit qui sort de l'université, on comprend que c'est un petit détail qui révèle le personnage. Il a lu, lui. Il sait de quoi il parle. Eddy, d'ailleurs, c'est un peu Burke; c'est le véhicule de l'auteur.»

Ce Gregory Burke est un personnage assez étonnant. Il n'est jamais passé par une école de théâtre et on ne connaît encore rien d'autre de lui que *Gagarin Way*. Jusqu'en janvier 2000, Burke travaillait dans une usine fabriquant des puces d'ordinateur dans



Dans sa mise en scène de *Gagarin Way*, Michel Monty dit avoir choisi un parti pris réaliste en privilégiant le travail avec les acteurs.

une des quasi-maquilladoras qui ont essaimé en Ecosse, comme ailleurs, avec la nouvelle économie à tendance mondialisante.

Heureusement pour lui, l'écriture de *Gagarin Way* a débouché sur un véritable conte de fée. On a lu sa pièce pour la première fois au Traverse Theatre, en Ecosse, en mars 2000; on l'y a montée en août 2001, et l'effet en fut si dramatique qu'on l'a jouée au Royal National Theatre de Londres, qu'on l'a lue à la Comédie-Française et qu'on l'a depuis traduite, sinon jouée, dans plus d'une vingtaine de pays, dont les Pays-Bas, les États-Unis, l'Italie, la Pologne et la Suède. Chez nous, le texte a été traduit par Yvan Bienvenue l'été dernier, lors d'une résidence de traduction organisée par le CEAD

et à laquelle Burke a participé. En un mot comme en mille, *Gagarin Way* est un brûlot: LA pièce anti-gros machin économique.

## Drôle et horrifiant

Mais il n'y a pas que ça. «Le texte de Burke oppose aussi la violence individuelle à la violence politique, reprend Monty, et c'est l'un des moments cachés de la pièce qu'on ne découvre qu'assez tard. Elle dénonce également la violence économique

sous toutes ses formes — même celle de la bouffe! — et cette toute nouvelle incapacité de nommer l'ennemi. Il n'y a plus de bons et de méchants ici. Il y a partout quelque chose de pourri au royaume de la nouvelle économie, et la culture hooligan en est une claire illustration. [...] La violence d'Eddy fait partie de cette culture-là: c'est une violence d'abord individuelle, alors que celle de Gary s'explique par une certaine culture politique. Ce conflit-là entre les deux person-

nages, il se manifeste tout au long de la pièce, et on n'en mesure la portée qu'à la toute fin.»

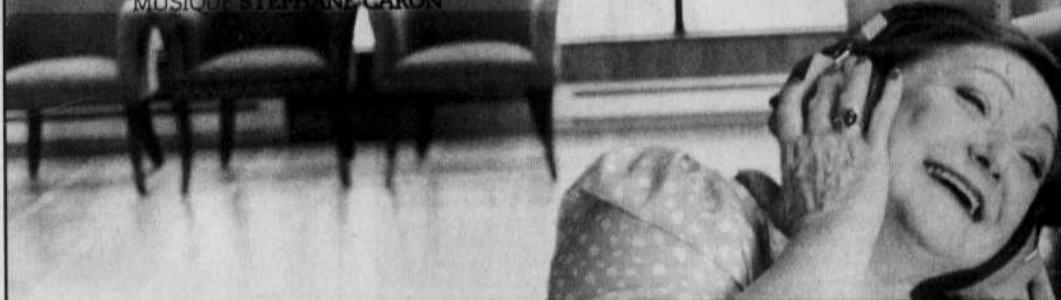
Il s'inscrit aussi dans une langue particulièrement expressive qu'Yvan Bienvenue a su rendre avec une surprenante verdeur dans sa traduction. On y lira encore cette affinité entre le théâtre qui se fait en Irlande, en Ecosse et au Québec... Trois anciennes colonies du même occupant anglais qui partagent de ce fait de profondes similitudes. Comme le fait remarquer Michel Monty lorsque la conversation glisse de ce côté: «Ces deux gars, Eddy et Gary, ressemblent à des felquistes des années 70... Ils disent leur incapacité à maîtriser quoi que ce soit. Le contexte universel de la mondialisation définit presque l'horaire de leurs journées: c'est ce discours politique qu'ils incarnent tous les deux. Et c'est cela qu'ils veulent dénoncer par leur acte. Ils en discutent beaucoup. Avec un humour noir irrésistible. Ce qui fait de tout cela un texte à la fois drôle et horrifiant qu'il est difficile de mettre en action.»

Dans sa mise en scène, Michel Monty a choisi un parti pris réaliste en privilégiant le travail avec les acteurs. «Pour arriver à jouer ce qui est sous les mots, précise-t-il, pas ce qu'on dit. Pour qu'on sente dans la salle comment tout cela est chargé. Qu'il y a un danger. Qu'on parle de vie et de mort...»

Alors, c'est clair: préparez-vous à une séance de brassage de cage marinée dans l'humour décapant et la tension permanente. C'est avec David Boutin, Daniel Gadouas, Stéphane Jacques et Francis Poulin. Et ça commence mardi, à La Licorne.

À PARTIR DU 30 SEPTEMBRE 2003

## QUATUOR

DE RONALD HARWOOD TRADUCTION PIERRE-YVES LEMIEUX  
MISE EN SCÈNE PHILIPPE SOLDEVILAAVEC PATRICIA NOLIN, GILLES PELLETIER, LÉNIE SCOFFIÉ  
ET RAYMOND CLOUTIERDÉCORS JEAN BARD COSTUMES FRANÇOIS BARBEAU LUMIÈRES ÉTIENNE BOUCHER  
MUSIQUE STÉPHANE CARON

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT



(514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca

Abonnements disponibles  
pour 5, 4, 3 et 2 spectacles

Impératif  
Présent

Du 13 octobre  
au 22 novembre 2003

Réservations: 845 7277

Texte: Michel Tremblay  
Mise en scène: Anahé  
Avec Jacques Goulin et Robert Lalonde

Brassard

théâtre de QUAT'SOUS

d'Anne Hébert

*Kamouraska*

Texte de la version scénique et mise en scène  
Guy Beausoleil

Saison 2003-2004

THÉÂTRE  
DENISE-PELLETIER

Quarante ans!

Enfin, le grand roman d'Anne Hébert brûle les planches!  
Du 26 septembre au 18 octobre

Jeu et vendredi, 20 h; samedi, 16 h (Matinées et soirées scolaires en semaine, 10h30, 12h30 et 15h)

Billetterie  
(514) 253-8974

Admission  
514 790-1245  
1 800 361-4595  
admission.com

4353, rue Sainte-Catherine Est  
3<sup>e</sup> Papineau ou Viau, autobus 34  
3<sup>e</sup> Pie IX, autobus 139 Sud

# Culture

THÉÂTRE

## Wajdi Mouawad brûle-t-il encore ?

Wajdi Mouawad sort d'une période particulièrement intense, durant laquelle il a même tâté de la caméra en plus d'écrire et de mettre en scène *Incendies*, qui revient tout juste du Festival international des théâtres francophones de Limoges. Au moment d'entamer sa dernière saison comme directeur artistique du Quat'Sous, il fait le point. Et il invoque même le Sphinx...

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

Il y avait beaucoup de monde au Quat'Sous, lundi dernier. À peine de retour de Limoges — où *Incendies* a connu un énorme succès — et tout juste avant de partir installer sa pièce sur la scène du Théâtre français du CNA, à Ottawa, Wajdi Mouawad a accueilli l'équipe d'*Impératif présent*, le plus récent texte de Michel Tremblay, qui en est au stade des répétitions *in situ*. Le souffle court encore et bouleversé lui aussi par la surprise de la disparition de Jean-Pierre Ronfard, Mouawad nous a reçus dans son petit bureau pour parler d'*Incendies*, qui prend l'affiche dans quelques jours.

### Le Sphinx

Mais ça ne se passe pas toujours vraiment comme on l'avait prévu, dans la vraie vie... Une fois les photos prises, puis les premières phrases échangées, vint la courte parenthèse du discours de bienvenue adressé aux collègues. Et lorsque nous nous sommes assis pour de bon, entourés des vieilles pierres des fondations du théâtre, je n'ai pu m'empêcher de lui demander de faire d'abord le point, au

moment où il entame sa dernière saison comme directeur artistique du Quat'Sous et alors qu'*Incendies*, probablement son texte le plus achevé, s'apprête à tourner pendant des mois en Europe, après Ottawa et avant Montréal, le printemps prochain.

Ira-t-il du côté de l'écriture dramatique? De la mise en scène? Restera-t-il ici? Ira-t-il ailleurs, et si oui, pour faire quoi?

Wajdi Mouawad réfléchit une bonne et longue minute avant de répondre. «Je ne sais pas, finit-il par dire. J'ai l'impression d'entendre la voix du Sphinx à travers votre série de questions: il faut que je donne la bonne réponse, il faut que je me donne la bonne réponse, sinon je risquerai d'être démembré...»

Il me regarde de son sourire un peu mouillé, puis il reprend. «Il y a deux choix. Ou je me case, je fais ma petite affaire, j'écris un peu et j'accepte les propositions de mise en scène qui me semblent intéressantes... Mais je ne veux pas faire seulement cela, tomber dans cette espèce de brouillard qu'engendre l'habitude. [...] Après avoir écrit et monté *Littoral*, *Rêve* et maintenant *Incendies*, je sais que la création pour moi est liée à la prise de parole: je veux raconter des histoires. Des histoires im-

briquées, impliquées dans la réalité d'aujourd'hui. Mais pas à n'importe quel prix. Un créateur a besoin de sentir que ce qu'il fait est unique. D'avoir l'impression d'être constamment sur le point de découvrir un filon d'or. D'être un explorateur. [...] *Incendies*, par exemple, représente pour moi une étape importante dans la façon de raconter les choses sur scène, et j'ai évidemment le goût de continuer à faire des choses que je n'ai jamais faites. J'y ai appris à désécrire, à couper, à aller à l'essentiel, à aider le spectateur à avancer seul dans sa compréhension. A trouver ce qui n'a pas à être dit et qui parfois prend ainsi plus de sens. [...] Tout cela pour dire qu'après la publication de mon roman, l'an dernier, après le film que j'ai tourné à partir de *Littoral*, après *Incendies* et après ce séjour de trois saisons au Quat'Sous... je me sens vraiment comme si je faisais face au Sphinx, à la croisée des chemins. Et c'est précisément là que je veux être!»

### Broyés par la spirale de la violence

De l'autre côté du vieux mur de pierres, dans le petit café du théâtre, les choses se sont considérablement calmées; André Brassard, Robert Lalonde et Jacques Godin sont montés sur la scène avec les concepteurs d'*Impératif présent*, et l'équipe du Quat'Sous est elle aussi retournée à ses tâches habituelles. La discussion reprend. Sur le retour du théâtre politique...

«Oui, *Incendies* est une pièce politique, poursuit Mouawad. Mais je pense qu'il faut plutôt parler de questionnement de la fonction du théâtre dans le monde. Pour moi, le théâtre doit parler de vie et de mort et de cette constante douleur de nos jours. Qui est l'Autre? Comment vivre avec lui? Qui est la victime et qui est le bourreau? Et, à travers tout cela, qu'est-ce que la justice? En abordant ces sujets, en parlant de cela, le théâtre touche à des tabous fondamentaux, aux ombres de la caverne. Et c'est ce besoin de raconter des histoires qui est éminemment politique, oui.»

Il raconte ensuite que, lors de l'écriture puis de la mise en scène



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Après avoir écrit et monté *Littoral*, *Rêve* et maintenant *Incendies*, je sais que la création pour moi est liée à la prise de parole: je veux raconter des histoires», explique Wajdi Mouawad.

du spectacle, la question s'est posée de savoir s'il fallait nommer précisément les lieux et connaître l'identité des armées et des factions mises en cause dans la pièce.

«La création a eu lieu tout juste une semaine après l'invasion de l'Irak, reprend Mouawad. Nous étions tous saisis par la situation au Moyen-Orient. Mais je n'ai pas pu me résoudre à nommer précisément les parties en cause parce que cela fait disparaître tout le côté poétique et intemporel du texte. Parce que la pièce parle d'abord d'individus broyés par la spirale absurde de la violence et de l'intransigence et que c'est de cela qu'il est question avant tout, pas de trouver un coupable. D'ailleurs, dans ce genre de contexte, on en vient à ne plus savoir où est la vérité et où est la justice. En France, par exemple, les gens ont été frappés par les allusions à la torture, à cause de la guerre d'Algérie, et par la position prise par leur pays dans la crise israélo-palestinienne. Ailleurs, ce serait autre chose. Ce qui compte, c'est que les gens soient confrontés.»

Cette idée risque d'ailleurs de donner des suites intéressantes puisque Wajdi Mouawad songe, après la réception de sa pièce à Limoges, à présenter *Incendies* au Rwanda. «Je me suis rendu compte, en jouant *Littoral* au Liban, que le texte prend une toute autre dimension selon le contexte. Et j'aimerais bien, oui, même si ça nous coûte des

sous, aller jouer *Incendies* au Rwanda, dans un pays qui a connu cette spirale absurde de la violence dont je parlais. C'est un projet un peu fou, mais j'y travaille activement.»

*Incendies*, rappelons-le, raconte l'histoire de deux jeunes Québécois ordinaires qui découvrent progressivement le personnage étonnant qu'était leur mère avant qu'elle ne gagne le Québec et ne se réfugie dans le silence. De la lecture du testament jusqu'à la lecture de deux lettres laissées par la mère, la prise de conscience sera douloureuse, tout comme le trajet pour y arriver, puisqu'il plonge des racines dans les conflits sanglants qui continuent de déchirer le Moyen-Orient en nous impliquant tous, que nous le voulions ou non.

La pièce prend l'affiche du CNA pour six représentations à compter du 9 octobre, avant de repartir pour une tournée de trois mois dans une trentaine de villes en France et en Suisse. Avec des «options ouvertes» de deux mois avant de revenir à Montréal, au printemps 2004.

Et, oui, j'oubliais: si vous ne l'aviez pas remarqué, Wajdi Mouawad brûle toujours du même feu...

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE  
en coproduction avec TRANS-THÉÂTRE présente

# GAGARIN WAY

De GREGORY BURKE  
Dans une traduction de YVAN BIENVENUE  
Mise en scène MICHEL MONTY  
Avec DAVID BOUTIN DANIEL GADOUR SÉPHANE JACQUES FRANCIS POULIN

07 Oct. au 15 Oct. 2003

Assistance à la mise en scène: MARIE-HELENE DUFORT Décor: OLIVIER LANDREVILLE  
Costumes: SARAH BALLEUX Éclairages: MARTIN LABRECQUE  
Musique originale: JEAN-FRANÇOIS PEON Accessoires: PATRICIA RUEL  
Maquillages: SUZANNE TRÉPANIÉ Combats: PAUL DE TOUREZEL

4555, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC  
www.theatrealcornu.com  
LA LICORNE 514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION 514.790.1245 ou 1.800.361.4595

réseau admission 514.790.1245  
Les Productions Grandeur Soleil présentent

# la MUSELIÈRE

du 8 au 25 octobre 2003  
au Centre Culturel Calixa-Lavallée

texte d'Yvon Brochu et mise en scène Frédéric Angers  
comédiens: Steve Gendron, Priscilla Poirier, Francis Vachon

ESPACE GO  
le Théâtre du Trident  
présenté avec la collaboration de BANQUE LAURIENNE

(...) Une traduction d'une très grande clarté, très moderne. Il faut aller voir Albert Millaire dans le rôle d'Édipe.  
André Ducharme, Aux Arts etc. Chaîne culturelle  
(...) Albert Millaire donne vie au personnage principal, qu'il interprète, les yeux bandés, de façon impeccable.  
(...) Édipe à Colone demeure une intense réflexion sur la responsabilité humaine.  
Caroline St-Pierre, Montréal Métro  
(...) Le décor d'André Acquart se présente comme une belle sculpture tout en courbes.  
Ève Dumas, La Presse  
(...) La mise en scène de Jean-Pierre Ronfard de la traduction de Marie Cardinal illumine le texte et les comédies qui le dominent.  
Michel Bélaïr, Le Devoir

# ALBERT MILLAIRE dans

# ŒDIPES à Colone

de Sophocle

du 16 septembre au 11 octobre 2003

COMPLÈT LES 8 ET 9 OCTOBRE

Traduction inédite de MARIE CARDINAL  
Mise en scène de JEAN-PIERRE RONFARD  
Sémiologie et costumes d'ANDRÉ ACQUART

avec la participation de air transat

Théâtre ESPACE GO  
890, boulevard Saint-Laurent  
Montréal  
www.espacego.com

BILLETTERIE (514) 845-4890  
RÉSEAU ADMISSION (514) 790-1245

LA CRÉATION DE GILLES MAHEU / CARBONE 14  
EN REPRISE POUR 14 SOIRS SEULEMENT  
DU 21 OCTOBRE AU 7 NOVEMBRE

# LA BIBLIOTHÈQUE

OU  
NA MORT ÉTAIT  
NON ENFANCE

\* Mots graves, pesés, recueillis, qui sont présentés comme autant de portes ouvertes sur la compréhension du monde.\*  
HERVÉ GUAY LE DEVOIR avril 03

\* Gilles Maheu est un créateur essentiel, *La Bibliothèque* ou... s'ajoute dans le palmarès de ses plus beaux spectacles.\*  
ANDRÉ DUCHARME RADIO-CANADA avril 03

équipe de création JEFF WALL, CLAUDE LAMOTHE, JACQUES ROY, MICHEL GOULET  
AXEL WORGENTHALER, LOUIS HUDON, NANCY TOBIN, FLORENCE CORNET  
avec SIMON ALARIE, JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD, KATIA GAGNÉ, CLAUDE LAMOTHE  
PHÉNIX LIN, GEORGES WOLNAR, GINETTE MORIN, CHLOÉ SIMARD ET YVES SIMARD

LE DEVOIR EN VENTE MAINTENANT  
visitez-nous et inscrivez-vous www.usine-c.com

USINE © 521.4493 790.1245

Luc MORISSETTE  
Nominé « Interprétation masculine » Gala des Masques, 1996  
Bruno MARCIL  
Prix de l'interprétation masculine du Théâtre Denise-Pelletier, 2000  
Maryse POULIN  
Masque de la conception sonore, Gala des Masques, 1999 et 2000

Le théâtre LES TROIS ARCS présente  
en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée

# Toujours l'orage

de Enzo Cormann

Mise en scène de Ghyslain FILION

du 14 octobre au 1<sup>er</sup> novembre  
au théâtre Prospero

Concepteurs Jean Gervais Amélie Dionne-Foster

1371 rue Ontario Est  
Billetterie 526-6582  
ADMISSION 790-1245

## Culture

HOMMAGE À JEAN-PIERRE RONFARD

## Mon Ronfard...

HERVÉ GUAY

On croit les êtres et les choses là pour toujours. Puis, ils ou elles s'en vont sans prévenir. Ça nous laisse à tenter de ramasser ce qu'ils ou elles ont déposé en nous. Avec le regret de ne pas avoir assez porté attention à leur présence, de ne pas avoir écouté assez attentivement. Il en est ainsi pour moi du départ de Jean-Pierre Ronfard. J'en étais encore à attendre la surprise de son prochain spectacle quand un mauvais ange est venu m'annoncer qu'il n'y en aurait pas d'autres.

D'ailleurs, je ne peux prétendre à aucune vue d'ensemble de son travail, que je n'ai suivi de près que ces dernières années. Mais il n'était pas nécessaire d'avoir fréquenté longtemps son théâtre pour prendre la mesure de l'homme et pour constater son unicité dans un milieu qu'il n'a jamais cessé de stimuler par ses recherches répétées.

## Jamais banal

La première fois que je l'ai vu de loin, au début des années 1980,

j'étudiais à l'université d'Ottawa. Il était venu y monter un spectacle avec les étudiants du département de théâtre. Un de ces objets théâtraux dont je ne savais trop que penser, où le hasard et l'improvisation étaient à l'avant-plan. Ce n'était pas traditionnel. Certains chuchotaient pourtant que ses expériences les plus audacieuses, il les réservait pour Montréal. Bien plus tard, j'allais le vérifier moi-même. A cette époque, je vis aussi sa mise en scène de *La Mandragore*, présentée au Centre national des arts. Je sais seulement que je n'aimerais pas relire la critique que j'avais sans doute écrite dans *La Rotonde*, le journal étudiant auquel je collaborais pour pouvoir aller au théâtre.

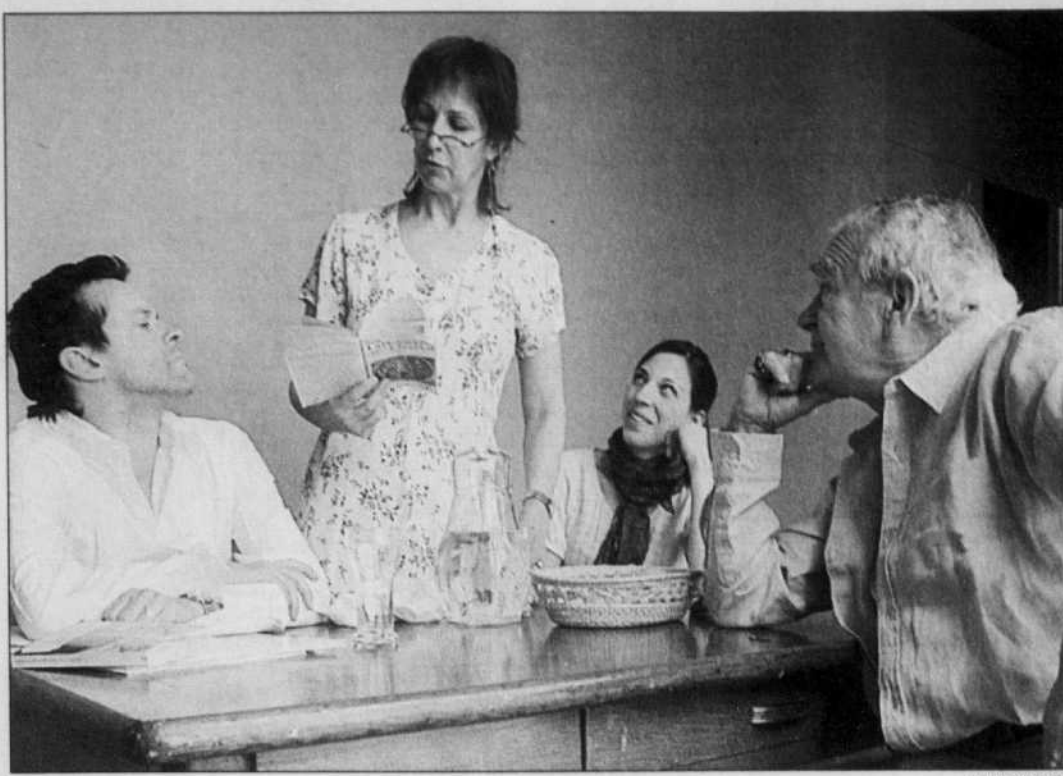
J'ai vraiment commencé à savoir qui il était au milieu des années 1990, lorsque je suis devenu critique dramatique au *Devoir*. Quinze ans plus tard, le Nouveau Théâtre expérimental n'était plus aussi fou qu'à ses débuts. Sous des allures moins excessives, les aventures n'en étaient pas moins radicales. La fantaisie était toujours là, accompagnée toutefois

d'une réflexion sociale plus poussée. Au fond, j'ai assisté au tournant (critiqué par certains) qui a mené le NTE vers un théâtre engagé, alors que ça n'intéressait plus personne.

Mon sentiment, c'est que, sur ce point, Gravel et Ronfard partageaient des vues similaires. A mon avis, les pièces de Robert Gravel préparent le terrain à un regard théâtral de plus en plus politique. A ceci près qu'on sentait chez Ronfard une conscience historique plus active. Cela le ramenait à revisiter périodiquement les Anciens tels qu'Eschyle, Sophocle, Plaute, Aristophane et Machiavel — pour ne nommer que ceux-là.

L'histoire avec Ronfard, ce n'était jamais banal. Il faut avoir vu le délice qu'était son *Sade au petit déjeuner* pour comprendre ce que je veux dire. Parce que, plus important encore que la matière historique, il y avait chez lui ce désir de complicité avec l'amateur de théâtre, cette volonté de transformer la représentation en fête. Pas au prix, cependant, d'entraîner la passivité du spectateur. Au contraire, il voulait sans cesse repousser les limites de ce que le spectateur était prêt à accepter. Simplement, le metteur en scène s'assurait d'avoir obtenu son accord préalable pour mieux pouvoir y parvenir.

Cette stratégie de la main tendue, c'est aussi celle qu'il avait employée à mon endroit il y a quelques années. Je venais de signer ma première chronique théâtrale. Dans mon casier au *Devoir* m'attendait une petite lettre de lui. Il m'écrivait : *J'ai lu avec intérêt votre article où vous définissez le théâtre, l'art théâtral comme la recherche d'objets qui, loin de vouloir rassurer et installer le public dans son confort intellectuel, sentimental ou politique, aurait au contraire pour vocation de le bousculer. Ces vues me parlent.*



SOURCE NTE

Il faut avoir vu le délice qu'était son *Sade au petit déjeuner*.

Mais le plus important venait ensuite: il m'invitait à un forum organisé à l'Espace libre sur le thème «*Pourquoi représenter Hitler aujourd'hui?*». Comme le hasard fait souvent mal les choses, la discussion avait déjà eu lieu quand je reçus son invitation.

## Un amour immense

C'est pourtant ce que je retiens de lui: cette ouverture au dialogue. Pas si fréquente, à bien y penser, dans un milieu théâtral qui ne croit souvent qu'à la parole flagorneuse. Jean-Pierre Ronfard ainsi que bien des gens au NTE n'aimaient pas ces certitudes faciles. Prendre la parole par ses spectacles ne lui suffisait pas, il voulait en-

tendre ce que les autres avaient à dire. Il va sans dire que cela incluait également ceux qui ne partageaient pas ses vues. Il savait au besoin répondre devant des insinuations qu'il jugeait malveillantes.

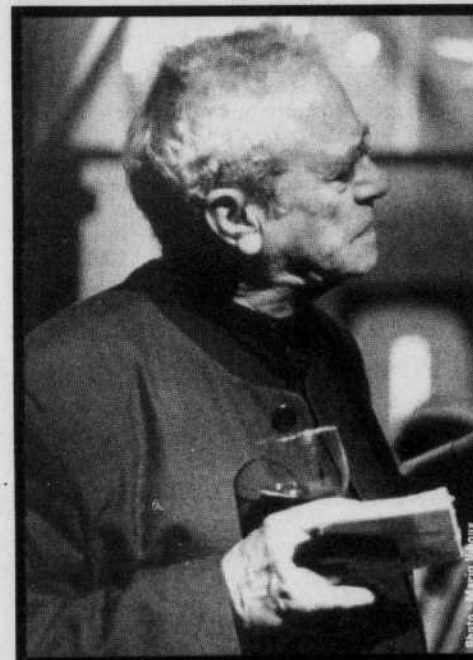
Car il aimait les mots. Il leur a même consacré un spectacle. *Les Mots* reste pour moi le plus beau des spectacles que j'ai pu voir de lui. Je le revois, à la fin, en professeur féru de leurs origines qui essaie de transmettre aux spectateurs calés au fond de pupitres trop petits pour eux cet amour immense et généreux pour un objet familier dont il révélait une fois de plus l'importance.

A relire ce que j'écrivais à la sortie des *Mots*, je me rends

compte à présent à quel point je sous-estimais l'importance qu'avait son travail dans ma vie. Ce qu'il faisait m'était devenu familier. Je n'en voyais pas le caractère éphémère. J'étais tout à mon plaisir, oublieux de l'effort que Ronfard avait fourni pour me faire entendre ces mots autrement. J'étais complice, à l'intérieur de quelque chose en train de s'accomplir, qui m'avait sollicité mais m'avait surtout fait du bien. Comme tant de fois, non seulement je n'étais pas reparti la tête vide, mais j'avais le sentiment d'avoir participé à une aventure «régénératrice». J'y vois pour ma part le secret de l'éternelle jeunesse d'un homme de théâtre, qui me manquera beaucoup.

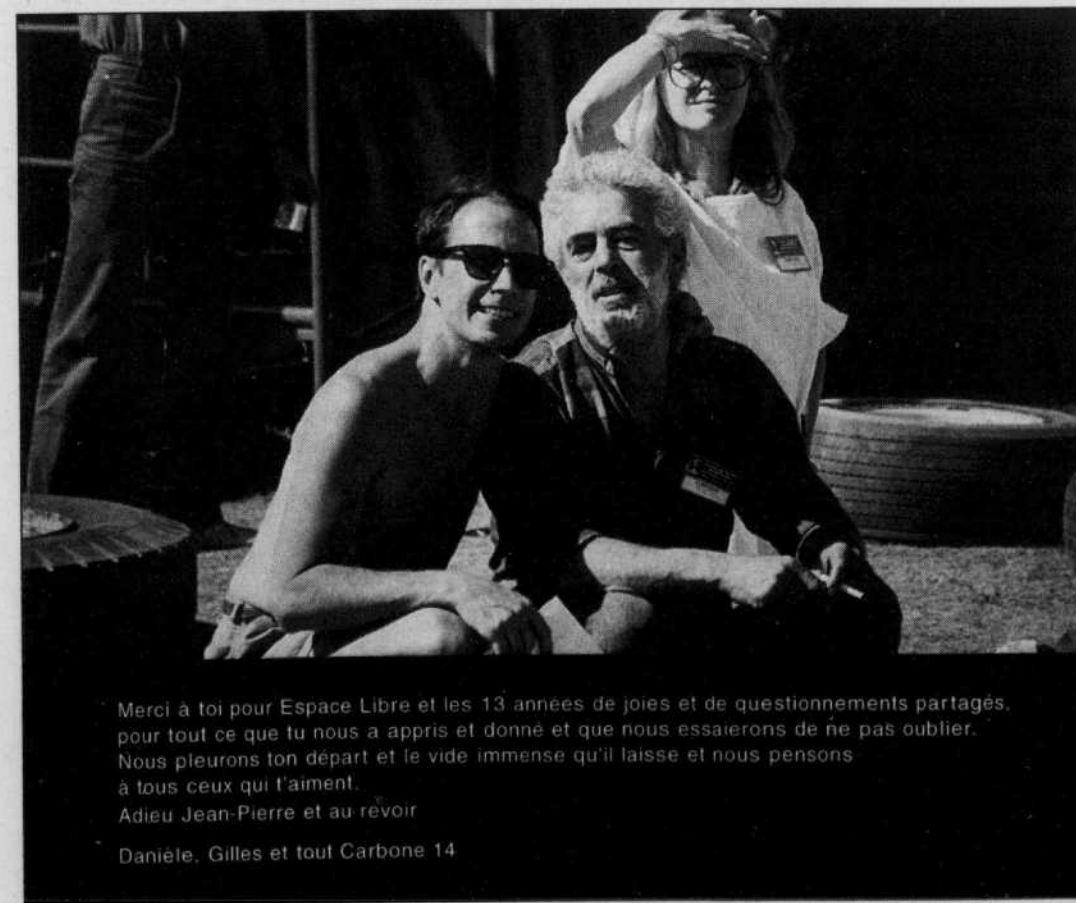


ARCHIVES LE DEVOIR

Normand Chouinard et Raymond Cloutier au début des années 80 dans *La Mandragore* de Jean-Pierre Ronfard.

Merci Jean-Pierre  
d'avoir été pour nous tous  
un phare,  
une école de liberté,  
notre oxygène.

FTA

FESTIVAL DE THÉÂTRE  
DES AMÉRIQUESPhoto: Jacques Lussier  
Théâtre, Ron de Simon... Imagerie, FTA 1997

Merci à toi pour Espace Libre et les 13 années de joies et de questionnements partagés, pour tout ce que tu nous a appris et donné et que nous essaierons de ne pas oublier. Nous pleurons ton départ et le vide immense qu'il laisse et nous pensons à tous ceux qui l'aiment.

Adieu Jean-Pierre et au révoir

Danièle, Gilles et tout Carbone 14

Le Titanic, mai 1985

## Jean-Pierre Ronfard

Homme libre

Homme généreux

Homme gourmand

Un artiste innovateur

Un mentor

Merci! Merci Jean-Pierre!

À nous de continuer, pour l'amour du théâtre et du public.

CARRÉ TOUR  
INTERNATIONAL  
DE THÉÂTRE

Pars en paix, papa, on est là.  
La porte est toujours ouverte,  
les souvlakis sont chauds,  
la retsina est servie,  
la table est mise!

Jean-Pierre  
Ronfard,  
«Metteur en scène, pédagogue, auteur et comédien, Jean-Pierre Ronfard a su rester à l'avant-scène de son art avec intégrité,  
l'avant-garde  
passion, conviction et un magnifique sens du partage.»  
du théâtre  
montréalais

Helen Fotopoulos, membre du comité exécutif, responsable de la Culture et du Patrimoine

Montréal

## Culture

HOMMAGE À JEAN-PIERRE RONFARD

# Une carrière touffue

Cette chronologie ne prétend pas être exhaustive et souligne plutôt ce qui nous apparaît être des jalons ou des repères importants de la carrière touffue de Jean-Pierre Ronfard. Les informations et les citations qu'elle contient sont en partie tirées du livre de Robert Lévesque, *Entretiens avec Jean-Pierre Ronfard, suivis de La Leçon de musique 1644, Liber*, collection «De Vive voix», Montréal, 1993.

Chronologie préparée par Stéphane Baillargeon

**1929:** Jean-Pierre Ronfard naît en France, près de la frontière belge, à Thivencelles, «une petite ville très laide».

**1943:** il assiste à sa première représentation théâtrale marquante, *L'École des femmes*, de Molière, donnée par Les Tournées Casadessus, une troupe itinérante. Il trouve la pièce «particulièrement érotique»...

**1944:** il se joint aux Compagnons de la joie, une troupe d'amateurs, «un peu scout», basée à Douai, tournant dans la région. Il s'y initiera au jeu et y réalisera ses premières mises en scène.

**1947:** étudiant en philologie à l'Université de Lille, où il obtiendra une licence ès lettres et un diplôme d'études supérieures. Il traduit sa première pièce, *Le câble*, de Plaute, qu'il met en scène avec Les Compagnons de la joie.

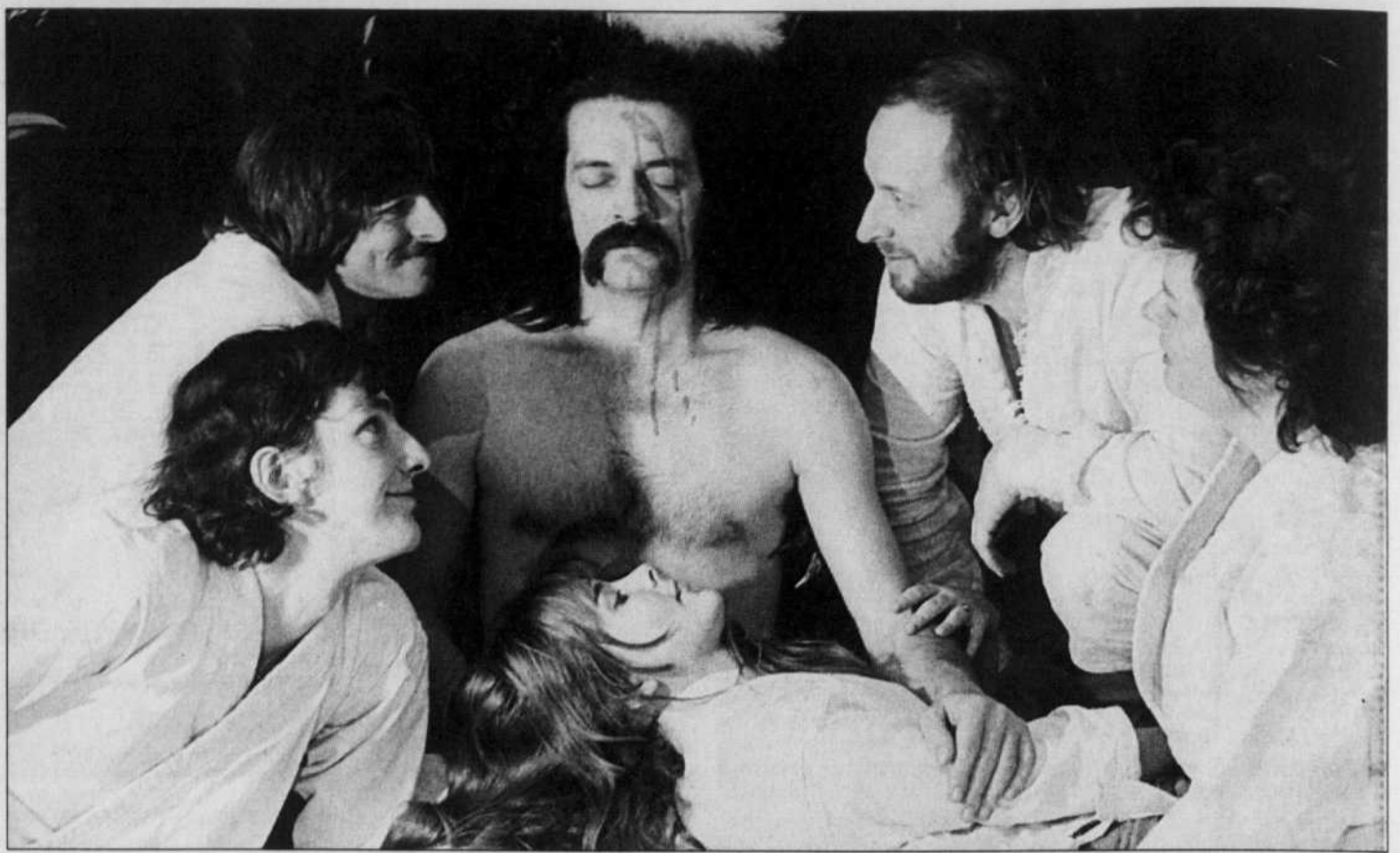
**1951-52:** service militaire, où il «rigole beaucoup». Il passe six mois à Saumur et six mois en Allemagne.

**1953-54:** tournée en Algérie avec la troupe l'Équipe théâtrale, à raison de 150 représentations par année. Il rencontre Marie Cardinal, à Alger. Elle et Ronfard se marient et ont un premier enfant (Benoit).

**1955-56:** il réussit l'agrégation de grammaire. Lui et Marie Cardinal, agrégée de philosophie, enseignent au lycée français de Thessalonique, en Grèce. Ronfard fonde une nouvelle troupe pour jouer Molière. Naissance du second enfant du couple (Alice), qui en aura un troisième (Bénédict).

**1957-59:** il enseigne à Lisbonne, puis à Vienne. Encore une fois, Ronfard met sur pied des troupes amateurs pour jouer des classiques français.

**1960:** il devient le premier directeur de la section française de la nouvelle École nationale de théâtre du Canada, alors sous la direction générale de Jean Gascon, cofondateur du Théâtre du Nouveau Monde (TNM), et le demeure quatre ans.



En 1972, Jean-Pierre Ronfard crée *Les Oranges sont vertes*, de Claude Gauvreau, au TNM.

**1961:** première mise en scène au Québec, *Oreste* ou *Les Choéphores*, d'Eschyle, au TNM. Il traduit lui-même la pièce. Il dirige Monique Mercure, Jean-Louis Millette et Kim Yarochevskaya.

**1962:** il monte *L'Opéra de quat'sous* à l'Orphéum et *Ūbu Roi*, de Jarry, à l'Égrégore, où il dirigera ensuite *Le roi se meurt*, de Ionesco.

**1964-1967:** va-et-vient entre la France et le Québec. Il travaille à l'Institut national d'éducation populaire. Il organise une tournée théâtrale en Afrique. Il revient à Montréal pour y monter *Corneille*, au Monument-National.

VOIR PAGE E 7:  
CHRONOLOGIE



En 1970, il devient secrétaire général du TNM, où il montera notamment *Le Misanthrope* (à gauche) et *Médée* (à droite).

Dans le souvenir de  
Jean-Pierre Ronfard ...

«Le théâtre n'a de sens que s'il nous éveille.»

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT



THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE



www.tnm.qc.ca

MERCI

JEAN-PIERRE RONFARD

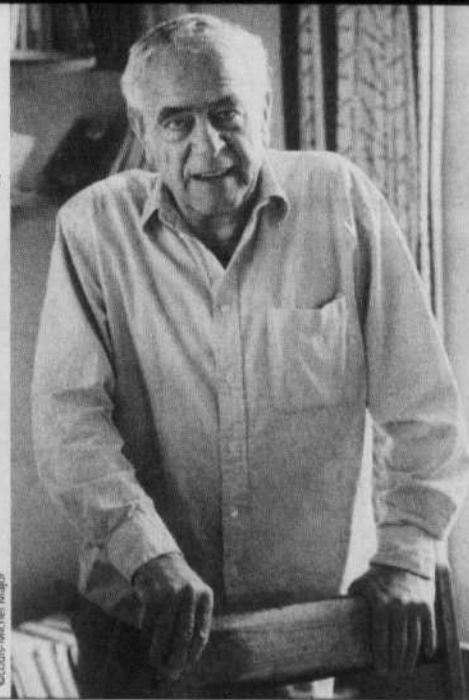


Jean-Pierre Ronfard dans *Les Troyennes* d'Euripide, texte français de Marie Cardinal, mise en scène de Alice Ronfard, TNM, saison 1992-1993.

1929-2003

L'engagement de Jean-Pierre Ronfard pour son art en a fait l'un des acteurs de premier plan du théâtre québécois. Ses idées et son travail continueront d'exercer une influence déterminante sur l'univers théâtral d'ici et d'ailleurs.

Merci  
Jean-Pierre Ronfard



Lauréat, en 1999, de l'un des Prix du Québec, le prix Denise-Pelletier. En 2003, récipiendaire d'une bourse de carrière du Conseil des arts et des lettres du Québec.

Québec

Ministère de la Culture et des Communications  
Conseil des arts et des lettres

«...Il est nécessaire pour tous, si nous ne voulons pas mourir idiots, que les poètes jouent de leurs trompettes en folie. Celles qui abattent, dit-on, toutes les murailles.»

Jean-Pierre Ronfard

Propos tenus lors de sa mise en scène de la pièce de Claude Gauvreau *Les oranges sont vertes* Production du TNM Créée à la Place des Arts Au Théâtre Port-Royal Le 18 janvier 1972

La Place des Arts salue l'homme, salue l'œuvre.

40  
ans



Place des Arts  
Québec

## Culture

## CHRONOLOGIE

SUITE DE LA PAGE E 6

**1968:** il passe mai 1968 et l'été suivant en manifestations de toutes sortes. Pour lui, Mai-68 aura représenté «un événement théâtral à la dimension de toute une population, avec des déclarations extraordinaires, avec des gestes, avec un envahissement de statues, une débauche de surréalisme barbare».

**1969:** il s'installe à Montréal «pour de bon».

**1970:** il devient secrétaire général du Théâtre du Nouveau Monde, à l'invitation de son cofondateur et directeur, Jean-Louis Roux. Il va y rester deux ans et monter des spectacles variés, *Macbett*, *Les Chaises*, *Le Misanthrope*, *Médée*, *Peer Gynt*, etc.

**1972:** il crée *Les Oranges sont vertes*, de Claude Gauvreau, au TNM. La nudité de la scène finale et le langage salé de la pièce font scandale. «C'est une pièce qui appartient au théâtre univer-

sel, et il faudra un jour qu'à l'étranger on découvre Gauvreau.» Avec des étudiants des conservatoires de théâtre, il va ensuite monter plusieurs autres textes du poète-dramaturge.

**1972-1973:** il quitte le TNM, avec le sentiment que la maison ne sait plus définir son rôle «dans une période où la bombe Tremblay était apparue, et où d'autres bombes, politiques celles-là, sautaient.»

**1975:** il fonde le Théâtre expérimental de Montréal avec Robert Gravel et Pol Pelletier. Dans cette commune de production, «tout le monde fait tout et s'occupe de tout». Le Théâtre expérimental des femmes, le Nouveau Théâtre expérimental et la Ligue nationale d'improvisation vont sortir de cette aventure en moins de quatre ans. «Le NTE a été une chose très importante dans ma vie. C'est une étape qui correspond, à la fois, à la découverte d'une liberté immense et à une organisation rationnelle de ma propre vie.»

**1978:** il crée *Ha! Ha!*, de Réjean Ducharme, au TNM, avec Sophie Clément, Jocelyne Goyette, Gilles Renaud et Robert Gravel. «Quand j'ai lu le manuscrit, j'ai été frappé au ventre. Mais alors là, beaucoup plus que pour Les Oranges sont vertes, ça m'a fait peur.»

**1979:** Fondation du Nouveau Théâtre expérimental, qui s'installe deux ans plus tard à l'Espace libre, rue Fullum, dans l'est de Montréal, un lieu où se produisent aussi Carbone 14 et Omnibus. Ronfard écrit le texte «Contre le théâtre pour», dans lequel il dénonce la démagogie théâtrale.

**1981-1982:** il crée le cycle fes-



En 1981-1982, Jean-Pierre Ronfard crée le cycle festif et épique *Vie et mort du roi boiteux*.

tif et épique *Vie et mort du roi boiteux*, «une contestation profonde qui remet en question beaucoup de choses: le jeu, l'écriture, l'architecture des théâtres, la relation à l'espace, le rapport avec le public, le temps...»

**1982:** il écrit *La Mandragore*, présenté au TNM.

**1985:** son *Don Quichotte* est monté au Trident, de Québec.

**1987:** il écrit *Mao-tse-toung* ou *Soirée musique au consulat*, donné au NTE.

**1988:** il dirige à nouveau *Le roi se meurt*, de Ionesco, au TNM.

**1991:** il monte encore une fois *Peer Gynt*, de Ibsen, au TNM.

**1992:** il monte un précis d'histoire du théâtre en 114 minutes au NTE.

**1999:** il reçoit le prix Denise-Pelletier, la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec dans le domaine des arts de la scène.

**2001:** décès de son épouse.

**2002:** il joue dans le film de Mannon Briand, *La Turbulence des fluides*. Davantage pédagogue,

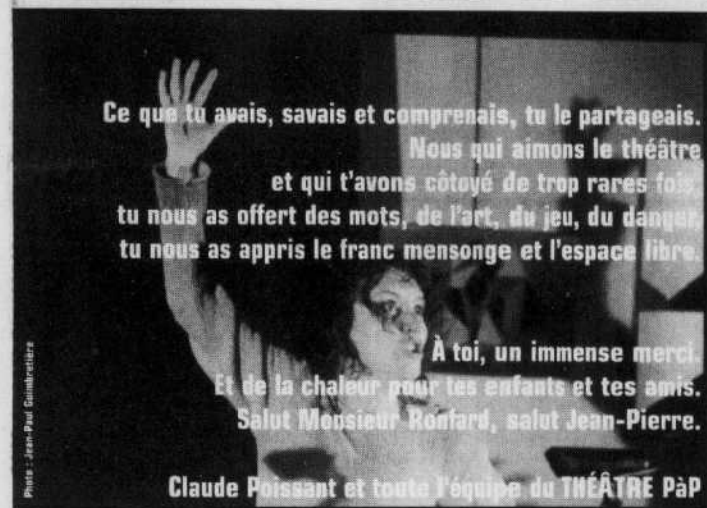
auteur et metteur en scène que comédien, il a aussi été vu sur scène dans *Les Troyennes* (mise en scène de sa fille Alice Ronfard, dans une traduction de Marie Cardinal), *Matines: Sade au petit-déjeuner* et, plus récemment, *Hitler*, une pièce écrite en collaboration avec Alexis Martin, nouveau codirecteur du NTE depuis le décès de Robert Gravel.

**2003:** il met en scène sa dernière pièce, *Edipe à Colone*, de Sophocle, dans une ultime adaptation de Marie Cardinal, à l'Espace Go. La pièce est toujours à l'affiche.



YVES RENAUD

Pour la saison 1992-1993 du TNM, Jean-Pierre Ronfard a incarné le Poseidon des *Troyennes* d'Euripide, dans une traduction de son épouse, Marie Cardinal.



Ce que tu avais, savais et comprenais, tu le partageais. Nous qui aimons le théâtre et qui t'avons coté de trop rares fois, tu nous as offert des mots, de l'art, du jeu, du danger, tu nous as appris le franc mensonge et l'espace libre.

À toi, un immense merci. Et de la chaleur pour tes enfants et tes amis. Salut Monsieur Ronfard, salut Jean-Pierre.

Claude Poissant et toute l'équipe du THÉÂTRE PaP

le Conseil québécois du théâtre

La dernière fois que j'ai croisé Jean-Pierre Ronfard, c'était à l'occasion d'une marche pour la paix peu avant la guerre contre l'Irak. C'était une belle journée d'hiver, glaciale en dépit du soleil radieux, avec une température qui oscillait entre les moins vingt et moins vingt-cinq (ce qui n'aurait pas été si terrible, n'eût été le vent qui soufflait brutalement fouettant inhumainement la peau et transperçant les vêtements). Un temps à ne pas mettre un manifestant dehors. J'étais bien préparé : cagoule couvrant le visage presque au complet, lunettes de ski, mitaines doublées, foulard de laine. Prêt à tout pour la bonne cause.

Sur la rue University en direction de Sainte-Catherine, j'ai croisé Jean-Pierre. Je me rappelle très bien son salut souriant puisque son visage était complètement découvert et qu'il ne portait aucune tuque, aucun chapeau, à peine un foulard. Je me souviens de m'être passé la réflexion qu'il n'était pas frileux.

Non, Ronfard n'était pas frileux : soixante-dix ans passés, il était là, à pied d'œuvre, dans la rue, au front, à l'avant scène, pas froid aux yeux. Mais parlons plutôt de ce qu'il était : l'homme était exceptionnel. Un homme de principes et d'idées défendus avec humanité, humour et amour. Un homme d'idées et d'action à la tête d'un des plus formidables mouvements de théâtre que le Québec ait connus. Un artiste qui travaillait, par choix, à petite échelle sur de grands projets. Un créateur qui savait imaginer et inventer, doublé d'un artisan dont la main ne dédaignait aucune pâte. Et bien sûr, un être qui intégrait magiquement et sans contradiction aucune, la jeunesse éternelle, la sagesse de l'âge et l'expérience des ans. Ma référence personnelle plusieurs fois citée, mon exemple préféré de ce qu'il est possible de grandir toute la vie.

Aujourd'hui, je pleure comme bien d'autres le départ de ce grand homme. Je suis triste et je me dis que plus rien ne sera plus jamais comme avant, quand c'était mieux que maintenant, maintenant qu'il est parti. Et puis, je me secoue, comme il me semble qu'il aurait fait, lui qui ne se laissait jamais abattre, lui qui ne s'embarrassait pas de nostalgie. Une fois de plus il me sert d'exemple, je me ressaisis, je lui souris et lui lève mon verre - comme il aimait faire - je le salue et je le célèbre, ajoutant ma voix au chœur de toutes celles, reconnaissantes, qu'il a inspiré et qu'il continuera d'inspirer.

Larmes aux yeux et verre à la main, gens de théâtre, fêtons, chantons, dansons le passage du grand homme! Rions, soyons heureux pour lui : nous devons sans peine l'imaginer, l'œil pétillant, toute curiosité dehors, savourant enfin la réponse à la Grande Question, en train nul doute de monter sa prochaine expérience théâtrale réunissant les meilleurs talents de l'au-delà... Diable d'homme!

Salut et merci pour tout.

Paul-Antoine Taillefer  
Président du Conseil québécois du théâtre

CRÉATION  
AUTHENTICITÉ  
PASSION  
PLAISIR  
OUVERTURE

ON SE SOUVIENDRA DE TOI  
SALUT JEAN-PIERRE !

L'équipe du Théâtre de La Manufacture  
et de La Licorne

Jean-Pierre, Oh Jean-Pierre,  
comme tu nous interpellais.  
Espace Libre nous semble aujourd'hui désert.  
Douloureusement désert.  
Car tes pas n'y résonnent plus.

Mais ta voix résonne en nous.  
Constructive et vigoureuse.  
Entre les murs de ce lieu que tu as choisi,  
bâti, reconstruit, animé.  
Ce lieu qui est ta maison, que tu as voulu,  
cherché et pensé,  
un lieu ouvert aux créateurs, au risque,  
à la folie, à toutes les audaces.  
Un lieu à ton image, mais où chacun  
peut et pourra toujours exprimer  
sa créativité, dans la plus grande liberté.

Hante le lieu Jean-Pierre.  
Avec toute ta sagesse, ton humour, ton ironie  
mordante. Ne nous laisse pas en paix.  
Que ton esprit et ton souvenir nous guident.  
À jamais.

Les habitants d'Espace Libre.

espace  
LIBRE

CEAD

Centre des auteurs dramatiques

Ceux du *Roi boiteux* le surnommaient  
pour le taquiner le *vieillard volubile*.

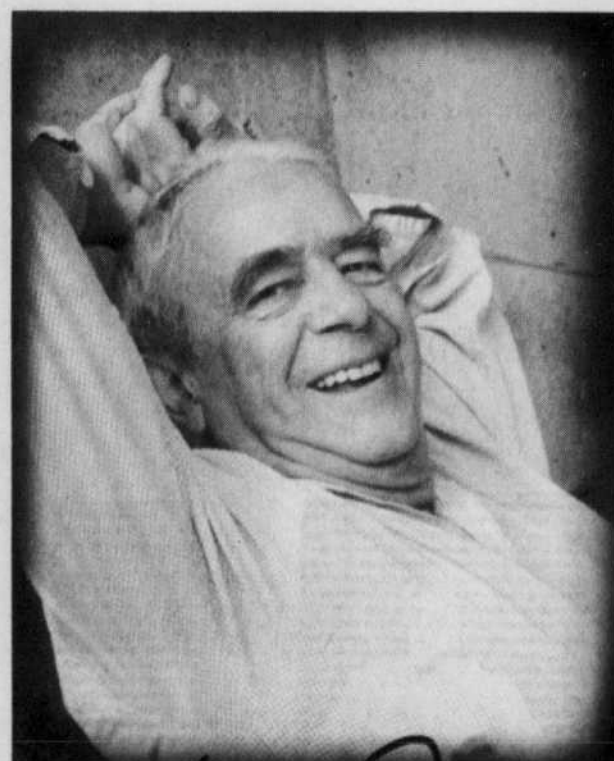
Au travail, il nous dépassait toujours  
en déclarant tout de go : « J'ai un texte ! »

Jean-Pierre Ronfard était un homme de parole et de texte.  
Il aimait les mots, comme il aimait les femmes et le vin.  
Ce fut pour nous tous un maître et un ami irremplaçable.



Jean-Pierre, tu nous manqueras.

Robert Claing  
Président du Centre des auteurs dramatiques (CEAD)  
Cofondateur du Nouveau Théâtre Expérimental et d'Espace Libre



Salut Jean-Pierre!

Toute l'équipe d' *ŒDIPE à Colone*

ESPACE GO

le Théâtre  
du Trident

## Culture

HOMMAGE À JEAN-PIERRE RONFARD

# Un homme libre

SOLANGE LÉVESQUE

Une saison fertile s'annonçait pour Jean-Pierre Ronfard. Il venait de mettre en scène *Cédipe à Colone*, il allait partir en Italie pour écrire. En janvier, il devait monter *Aphrodite 04*, la nouvelle pièce d'Evelyne de la Chenelière; quelqu'un d'autre le fera. La vie continue. Mais les gens qui meurent ne sont jamais remplacés. La vitalité contagieuse et la puissance créatrice qui émanaient de Jean-Pierre Ronfard ont favorisé le jaillissement de plusieurs générations de gens de théâtre hors normes, stimulés par sa conception du jeu et du théâtre. On ne saurait prendre la juste mesure de sa vaste activité; seul ou en collaboration, il a écrit une quarantaine de textes dramatiques, mis en scène une centaine de spectacles, joué sur scène et au cinéma, effectué des traductions, occupé des postes de direction et d'enseignement.

Mais, au-delà des éléments qui pourraient allonger la liste de ses réalisations, au-delà de sa contribution à l'expansion du paysage théâtral québécois amorcée avec la Révolution tranquille, un autre

legs s'impose. Contre vents et marées, Jean-Pierre Ronfard a su demeurer un esprit libre, garder les coudées franches, assumer jusqu'au bout et avec élégance ses prises de position. Envers la critique, il avait adopté la posture la plus saine: il ne mesurait jamais la réussite de ses entreprises à l'aune de l'appréciation publique ou critique; tout en considérant cette dernière, il jugeait son travail par rapport aux défis qu'il s'était lancés au départ. Les retombées de cette intégrité totale, inscrites dans les entrevues qu'il a données et les textes qu'il a écrits, demeureront. Qu'il ait été là, tel qu'il était, parmi nous pendant quarante ans constitue en soi un héritage. Libre il fut, comme l'Espace qu'il a cofondé, logé rue Fullum et nommé en 1979.

### Le matériau du miracle

Ses œuvres reflètent la même liberté; elles ont refusé d'obéir aux méthodes et aux recettes dramatiques éprouvées. L'inattendu et la nouveauté séduisaient Ronfard; il a retourné le gant de la dramaturgie, contes-

tant tour à tour chacun des éléments de la représentation, à commencer par le texte. Certaines de ses productions ont été des fours; il les a joyeusement assumés car, à travers elles, il avait vérifié ou appris quelque chose. D'autres scintillent encore comme des diamants dans notre mémoire; on aurait dit des miracles, tant les moyens mis en œuvre étaient modestes: *Autour de Phèdre*, par exemple; *Les Mots* (en collaboration avec Sylvie Daigle), brillante et fine étude sur le langage; *Les Amours, Matines: Sade au petit déjeuner*, jouée au petit matin pendant que les spectateurs déjeunaient; *Tête-à-tête*; et bien sûr *50 + 1*, incroyablement compendium de la représentation théâtrale.

Le matériau du miracle résidait, en réalité, dans l'esprit de Jean-Pierre Ronfard, dans son travail rigoureux et son art de choisir ses collaborateurs, ainsi que dans la transmutation de sa culture en substrat d'inspiration. Car cet homme discret possédait une culture incommensurable, classique et populaire, enrichie d'expériences de travail acquises aussi bien en Algérie, en Grèce, au Portugal, en Autriche et en France, son pays d'origine, qu'au Québec, où il a mis pied en 1960 comme directeur artistique invité à l'École nationale de théâtre, pour enfin s'y établir définitivement quand



SOURCE NTE

Les Mots, une brillante et fine étude sur le langage.

Jean-Louis Roux lui a offert le poste de secrétaire général du TNM dix ans plus tard.

Il savait repérer ceux qui étaient disposés à faire table rase des conventions pour s'exposer au risque; c'est sans doute pourquoi il a tant travaillé avec des jeunes. Le travail en équipe le galvanisait; deux associations importantes auront été particulièrement fécondes dans sa carrière: la première avec Robert Gravel, fauché à 52 ans en 1996; la seconde avec Alexis Martin, en qui Ronfard rencontra à la fois un esprit soucieux de déboulonner les préjugés pour les combattre, une inspiration diver-

gente nourrie par une pensée sur les questions existentielles, ainsi que le sens du paradoxe et de l'ironie.

Jean-Pierre Ronfard n'est allé que là où la création lui faisait signe, et il y est allé à sa manière, c'est-à-dire dans la joie, avec la rigueur des contraintes qu'il choisissait, en faisant toujours la part belle au plaisir. «Au théâtre, on peut faire n'importe quoi, mais pas n'importe comment», affirmait-il. Sa gravité et sa lucidité trouvaient dans l'esprit ludique un sain complément. En ce sens, l'homme n'a jamais été vieux; disponible et chaleureux sans familiarité, il est demeuré un penseur plein d'enfance.

Le dynamisme de sa dramaturgie a fait subir aux conventions scéniques l'épreuve de quatre opérations mathématiques: il a fait du théâtre d'objets en soustrayant les humains, tandis que les spectateurs assis sur des estrades roulantes étaient déplacés autour des décors (*Les objets parlent*); du théâtre où la

lumière devenait le personnage principal (*Lumière*); du théâtre-fleuve multipliant les personnages, additionnant les mythes et les légendes, secouant pour les amalgamer diverses périodes de l'histoire (*Vie et mort du Roi Boiteux*); du théâtre sur le théâtre et sur le jeu (*Tête-à-tête*); du théâtre dans le théâtre; du théâtre où l'on goûte et où l'on boit; du théâtre gratuit; du théâtre bouillon; du théâtre qui malmène la mince pellicule entre fiction et réalité, provoquant ainsi une osmose troublante (*Matines: Sade au petit déjeuner*); du théâtre politique, des tragédies grecques, des comédies bouffonnes et quantité de créations collectives. «Le théâtre, disait-il, est là pour le désordre.»

Tête chercheuse, Jean-Pierre Ronfard s'est très tôt intéressé au répertoire québécois marginal et subversif, contribuant à le faire connaître; les pièces de Claude Gauvreau et de Réjean Ducharme, pour ne citer que ceux-là, ne lui ont pas échappé, dès leur apparition. Sa conception de l'interprétation a laissé des traces chez les centaines d'artistes et d'artisans avec lesquels il a travaillé. Sans parler des spectateurs qui auront, grâce à lui, vu s'épanouir leur conception du théâtre.

La vie va continuer. Alexis Martin et Daniel Brière sauront, sans doute diriger le NTE dans un esprit parent. *Cédipe à Colone*, la dernière mise en scène de Jean-Pierre Ronfard, sera encore à l'affiche jusqu'au 11 octobre à l'Espace Go. Devant la générosité dont il a fait preuve, devant une telle constance dans l'activité créatrice, un mot s'impose, déjà avancé la semaine dernière par notre collègue Michel Bélaïr dans ces pages: MERCI.

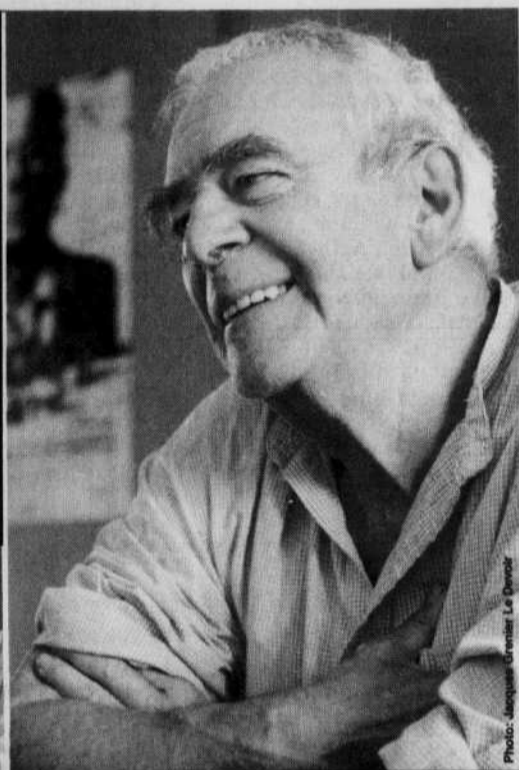
JEAN-PIERRE RONFARD  
1929-2003

Photo: Jacques Grunstein / Le Devoir

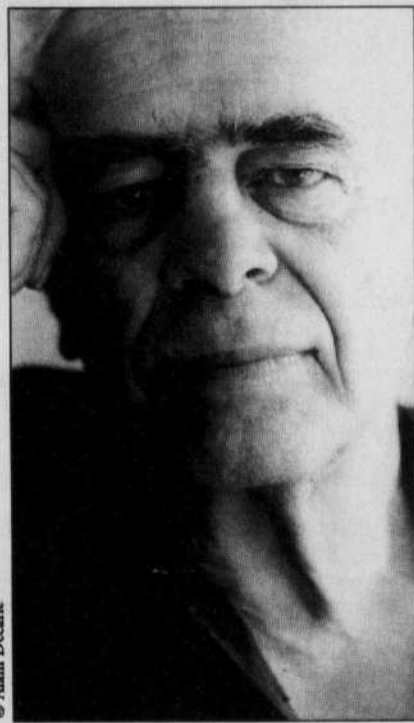
«C'est bon, le rire, ça remue le sang, ça dilate les conduits, quelle thérapie! Pour des gens de spectacle il n'y a pas de plus beau cadeau qu'ils puissent recevoir d'une salle que cette réponse anarchique, éclatante, légère et profonde.»  
Jean-Pierre Ronfard, préface à *La Mandragore*

Si le cœur n'est pas à rire devant la disparition de cet homme qui a insufflé tant de vie au théâtre québécois, il est certain que les rires feront écho encore longtemps aux mots de l'auteur dans les salles de théâtre, comme autant d'hommages à sa générosité, son amour de la vie et sa foi en une forme d'art dont il a su constamment repousser les limites.

LEMEAC

LIBER

Hommage



© Alain Décarie

Jean-Pierre Ronfard (1929-2003)



Le Théâtre de la Ville  
se joint à la communauté théâtrale  
pour saluer Jean-Pierre Ronfard.

180, rue de Gentilly Est, Longueuil  
www.theatredelaville.qc.ca

Salut, vieil Océan!  
Lauréat



Il avait le cœur jeune et l'âme vieille.  
Il rassemblait en lui l'immense envergure du théâtre et de son histoire.  
Il croyait aux idées, mais c'est dans les êtres humains qu'il plaçait sa foi.  
Il savait embraser les esprits.  
Il était tellement généreux.

Le Centre national des Arts  
offre ses condoléances à la famille et aux proches de  
**JEAN-PIERRE RONFARD**  
et  
salue la mémoire de cet exceptionnel collaborateur, camarade et ami.

CENTRE NATIONAL DES ARTS  
NATIONAL ARTS CENTRE

Jean-Pierre Ronfard, homme de théâtre



La force des mots

La finale des Mots (photo de la création, novembre 1998). Photo: Gilbert Duclos.

Cahiers de théâtre  
JEU

WWW.REVUEJEU.ORG

École nationale de  
théâtre du Canada

Pour avoir été là dès les premiers jours, pour avoir transmis le feu sacré à des centaines de jeunes artistes, pour le rire magnifique qui génère la confiance et qui accompagne l'audace.  
MERCI JEAN-PIERRE RONFARD!



DES DRAC ET DES HOMMES, HARBLES ET BUREL MONTA • TENDU ET MONT EN SCÈNE DE JEAN-PIERRE RONFARD • Novembre 2003 • Photo: Pierre Gao

LE DEVOIR

## DE VISU

## Village global: une conception du monde

VILLAGE GLOBAL:  
LES ANNÉES 60  
Musée des beaux-arts  
de Montréal  
Jusqu'au 7 mars 2004

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

L'exposition *Village global: les années 60*, au Musée des beaux-arts, a beau être en majorité consacrée aux arts visuels, elle touche directement la mouvance sociale qui a marqué ces années de renouveau. À partir de considérations très actuelles et d'un parcours mené avec intelligence, l'exposition à tendance révisionniste touche la cible et procure maints plaisirs.

Tout un chacun a son idée et ses souvenirs associés à ces années, qui ont vu les Américains marcher sur la Lune et s'embarquer dans la guerre, pendant lesquelles la France devient la quatrième puissance nucléaire et où la guerre froide atteint des records de basses températures avec la crise des missiles de Cuba, le printemps de Prague et la course à l'espace. Mai 68 ravive encore des souvenirs de liberté chez ceux qui, aujourd'hui, ont passé la cinquantaine. D'autres pleurent encore la séparation des Beatles — ici traités comme un phénomène secondaire —, à l'affût de la moindre respiration des survivants. C'est cela, l'exposition des années 60 organisée par le MBAM. Et bien plus, évidemment.

Il aurait été impossible de couvrir l'étendue sans bornes des manifestations artistiques de ces fastes années. À l'exhaustif nul n'est tenu, surtout lorsque l'éclatement est le principal moteur d'une époque dont l'aube s'annonçait pourtant fédératrice et rassembleuse. Par exemple, la BD américaine d'un Robert Crumb, les Décollationnistes français, aussi, n'y sont pas. Mais, à travers 250 objets, œuvres d'art, affiches et pochettes de disque, l'exposition couvre large. Il y a même des œuvres très curieuses, dénichées à la Norton and Nancy Dodge Collection of Non Conformist Art from the Soviet Union, qui poussent géographiquement l'étude hors des territoires habituellement considérés lorsque les années 60 sont placées sous examen.

Les quatre thématiques de l'exposition, *Espace, Médias, Désordre, Changement*, permettent de saisir des faits de société tels que vus, pensés et régurgités par les artistes, qui n'ont pas laissé passer leur obligation de participer activement à ces années si prometteuses et rétrospectivement si décevantes.

On l'a dit, la figure de proue de cette présentation touffue est Marshall McLuhan, le père de la fameuse formule du «village global». L'exposition tente de mon-



PHOTO RICHARD STONER © ANDY WARHOL FOUNDATION FOR VISUAL ARTS / ARS (NEW YORK) / SODRAC  
Jackie (détail), 1964, d'Andy Warhol, Pittsburgh, The Andy Warhol Museum.

trer que l'urbanisme de ce village global a lui aussi connu des modifications d'importance. La chose est claire et a été soulignée par les commissaires, Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain au MBAM, Diane Charbonneau, conservatrice des arts décoratifs non canadiens après 1960 à la même institution, et Anna Detheridge, directrice artistique de l'Italian Foundation of Photography et journaliste à *Il Sole 24 Ore*: on n'entre pas dans les années 60 comme on en sort.

La première salle de l'exposition est pensée en symétrie avec la dernière. En introduction, le Spoutnik, version fac-similé, donne la répartition à un film sur le lancement d'Apollo 11, un compte à rebours bien situé à l'entrée. En clôture, le Spoutnik, le satellite qui a inspiré à McLuhan sa formule, est remplacé par la Porsche bariolée de Janis Joplin, et le concret Apollo 11 est détrôné par un extrait complètement halluciné de 2001: *L'Odyssée de l'espace*, de Kubrick, accompagné de la trame sonore de *Lindbergh*, de Charlebois,

qui ne sait plus, fort à propos d'ailleurs, où il est rendu. À l'appel de l'espace s'est substitué un moyen de transport parfaitement terrestre — aussi le symbole d'une curieuse rencontre entre le luxe matériel et la culture psychédélique. Un réel triomphe de la technologie, Apollo 11 s'efface devant une extravagance graphique qui repousse aux calendes, le désignant comme un fantôme, le désir de l'humanité d'explorer l'espace intergalactique, de s'émanciper de la surface de la Terre. Juste avant cette conclusion, la

salle la plus excitante de l'ensemble traite de la conscience planétaire en transformation. Titrée *Du village global à la planète Terre*, elle contient des pièces fantastiques, comme ce film montrant la construction de la *Spiral Jetty* de Robert Smithson et cette autre de Giuseppe Penone, qui a sculpté une poutre jusqu'à retrouver à l'intérieur l'arbre qui a été équarri, ou encore le *Condensation Cube* de Hans Haacke, qui se retrouve dans tous les manuels consacrés à la sculpture du XX<sup>e</sup> siècle.

## D'autres Espaces

Ainsi donc entre-t-on dans cette exposition très riche en se glissant dans l'*Espace*. Ici, la lecture est enrichissante. Ainsi, des œuvres, comme celle du peintre québécois Molinari, traditionnellement goûtées pour leurs effets de surface et leur recherche sur la couleur, sont exposées comme explorant de nouveaux espaces, au même titre que les tableaux-objets de Enrico Castellani, les boîtes superposées du minimaliste Donal Judd ou encore l'impressionnante reconstruction du *Phantasy Landscape* (1970) de Verner Panton, un environnement de couleurs et de formes sinueuses (dans lequel on ne peut malheureusement pénétrer). Tout ça est mis en relation avec une robe de Paco Rabanne, toute en transparence de plastique.

Quelques choix très critiquables de présentation d'œuvres sont aussi à souligner. De Piero Manzoni, *Le Socle du Monde* (1961) est en quelque sorte coupé du monde, justement, parce qu'il est placé sur une des plaques de plastique très stylisées qui fournissent, au début du parcours, son décor à l'exposition. Ainsi, *Le Socle du Monde* est lui-même déposé sur un socle, un non-sens qui coupe l'œuvre de sa portée globalisante, transformant ironiquement la planète en une immense sculpture. Aussi, cette salle quelque peu gâchée par une scénographie trop lourde, comme si des placardages avaient été installés, mais qui rend confuse la lecture d'œuvres de petit format très chargées politiquement et rend difficile la circulation dans les salles.

Par contre, entre l'entrée et la sortie, des œuvres d'art fascinantes, rarement vues ici, et rien de superflu. Quelques brillants coups d'accrochage aussi: un peu coincée tout de même, l'œuvre de Yoko Ono, *Sky TV* (recréée pour l'occasion), qui remetait en question le rythme effréné des informations diffusées par la télévision en filmant, en temps réel, faut-il le souligner, le temps qui passe en la personne du ciel au-dessus de nos têtes (du MBAM, en fait), est placée à côté d'une œuvre *op art* de Vasarely et d'une autre, fascinan-

te, de Nan June Paik, un des artistes qui a le plus exploré le médium de la télévision.

C'est là d'ailleurs que s'ouvre et se referme aussitôt une parenthèse qui aurait été fertile pour ce parcours. Choix discutable, en séparant en deux axes les thématiques de l'*Espace* et des *Médias*, l'exposition délaie une piste découlant du mariage entre les deux termes: l'espace médiatique. On traite évidemment de la télévision, mais elle est réduite à n'être qu'un motif, une image: une photo de Twiggy, assise sur une télé, filtre immédiat qui diffuse son visage, effleure cet axe. On voit des extraits d'émissions d'époque dans la présentation, mais on saisit mal, ou trop rapidement, que la télévision ouvrait un espace social

devant lequel se pressaient des milliers de gens, créant ainsi un nouveau monde. La triade — Ono, Paik, Vasarely — ne donne qu'un aperçu, brillant, au demeurant, de cette dimension où la télévision ouvre une brèche dans la sphère sociale en confirmant son territoire. Le village global est aussi là, et la série *Le Prisonnier*, avec Patrick McGoohan, le grand absent de cet accrochage malgré qu'on puisse voir le générique de l'émission, l'a prouvé.

Des œuvres  
d'art  
fascinantes,  
rarement  
vues ici,  
et rien  
de superflu

## VERNISSAGE

Du 5 au 23 octobre  
Marie-Claude Ferland



GALERIE  
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES  
QUÉBEC (418) 525-8393

## GALERIE BERNARD

## «Click-Clic»

photographie contemporaine

Mercredi 10 septembre au Samedi 11 octobre 2003

• Patrick Chénier • Lucien Lisabelle •  
• Michelle Green-Echenberg •

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

## SERGE CLÉMENT

Sutures — Berlin 2000-2003

## YANN LEROUX

Portraits

Dernière journée

## GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849 1185 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

## MARCEL BARBEAU

Rétrospective 1943 - 2003

Vous êtes cordialement invités au vernissage  
le jeudi 9 octobre 2003 de 17h à 21h  
L'exposition se poursuit jusqu'au 2 novembre

Heures d'ouverture :

Lundi au vendredi : 10h à 18h Samedi : 11h à 17h

## La Galerie d'arts contemporains

2165, Crescent, 2<sup>e</sup>, Montréal (514) 844-6711 www.artscontemporains.net  
Nous achetons des tableaux de qualité

EN DIRECT  
CHRISTIANE  
CHARETTE

ici  
Radio-Canada



DE RETOUR AUJOURD'HUI 14h30  
REDIFFUSION VENDREDI 23h

Parmi les invités: Benoît Dutrizac, Daniel Pennac, Serge Laprade et Stefie Shock

www.radio-canada.ca/christiane

Culture  
CINÉMA

# Un héritage aux yeux bridés

## ALICE AU PAYS DES GROS NEZ

Réalisation et montage: Nicole Giguère.  
Documentaire.  
Au Cinéma de l'ONF.  
Les 3, 4, 6 et 7 octobre.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Documentaire très personnel, *Alice au pays des gros nez*, de Nicole Giguère, retrace l'aventure de bien des familles qui adoptent des petites Chinoises et s'offrent une descendance aux yeux bridés. Au prorata, le Québec est l'endroit au monde où l'adoption de bébés chinois (des filles, bien évidemment) est la mieux organisée et la plus féconde. Près de 5000 enfants chinois

ont trouvé chez nous un foyer. La réalisatrice est allée adopter sa fille en Chine. Il y avait huit familles qui faisaient antichambre dans l'orphelinat, et ce sont leurs réunions annuelles sur une période de dix ans, captées avec sa caméra, mais aussi les interviews de chacun et chacune qui composent le documentaire, y greffant bien entendu l'épisode chinois.

Le titre renvoie au surnom de «gros nez» que les Chinois donnent aux Occidentaux. Ce documentaire ne repose pas sur sa forme, tout compte fait assez minimaliste, mais sur sa démarche et son propos. Car ces adoptants ont des profils disparates. La famille traditionnelle apparaît ici à travers ses facettes multiples, et ces bébés asiatiques arborent les visages multiformes du Québec de demain.



SOURCE VIDÉO FEMMES  
Nicole et Alice.

En contrepoint, *Alice au pays des gros nez* pose un regard sur une Chine qui abandonne si aisément ses filles, une Chine dont ces enfants gardent ou non l'héritage (mais jusqu'à quel point est-on l'enfant de ses gènes?). Chose certaine, les parents d'adoption ne veulent pas les couper de leurs origines. La plupart d'entre eux planifient un voyage aux sources, et ici, dans le Chinatown, ces petites filles rencontrent des compatriotes de sang. Montréal permet ce *melting pot*. La société québécoise est désormais plus ouverte, et on observe ici son évolution en marche.

Nicole Giguère, qui a été longtemps de l'équipe de Vidéo Femmes, s'est associée de nouveau à cette équipe pour la production de ce documentaire. Sans vider le sujet, son film est un questionnement sur l'héritage asiatique de ces filles qui sont devenues vraies petites Québécoises. La cinéaste Léa Pool (elle aussi mère d'une petite Chinoise) a des réflexions particulièrement pertinentes sur le mystère de cette première année de vie, qui lui sera toujours inconnue, notamment.

Œuvre témoignage plutôt que vrai tour d'horizon, le film a le mérite de traiter de l'intérieur un sujet d'une brûlante actualité, en abordant aussi l'avenir d'une société. Ceux que la question de l'adoption internationale intéresse peuvent d'ailleurs voir en salle un autre film sur le sujet, du côté de la fiction, cette fois. Il s'agit de *Casa de Los Babys*, de John Sayles, mettant en scène des Américaines au Mexique qui sont en attente d'enfants à ramener chez elles.

# En plein soleil

## UNDER THE TUSCAN SUN

Réalisation et scénario: Audrey Wells, d'après le livre de Frances Meyes.  
Avec Diane Lane, Sandra Oh, Raoul Bova, Lindsay Duncan. Images: Geoffrey Simpson. Montage: Arthur Coburn, Andrew Marcus.  
Musique: Christophe Beck.  
États-Unis, 2003, 113 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Même si certains esprits chagrins critiquent l'opiniâtreté de la «vieille Europe», d'autres craquent pour ses attraits et en célèbrent la beauté avec tout sauf modération. L'Italie a exercé un réel magnétisme sur l'écrivaine Frances Meyes, qui s'est prolongé dans l'adaptation de son livre à succès, *Under the Tuscan Sun*, par la cinéaste Audrey Wells (*Guinevere*).

Dans ce récit de chocs culturels au royaume de la *dolce vita* (les références au cinéma de Fellini abondent), Frances (Diane Lane) tente de camoufler son air de critique littéraire et romancière en panne d'inspiration, très amère après son divorce d'un mari volage. Une amie (Sandra Oh) lui offre un billet pour l'Italie et, pendant son voyage, sur un coup de tête, Frances décide d'acquiescer à une vieille demeure en ruine. Entourée de gens simples, romantiques ou extravagants, découvrant peu à peu les joies et les misères de la rénovation, tout en renouant

avec les plaisirs périlleux de la séduction, cette Californienne égarée en Toscane va tenter d'y faire sa place.

A travers le regard émerveillé de Diane Lane, qui illumine le film avec sa seule présence, la cinéaste scrute divers aspects de la culture italienne, de la cuisine au marivaudage, et ceux, non négligeables, des paysages à la photogénie parfaite. La vision n'en apparaît pas moins pittoresque et touristique, alors que la succession d'incidents de natures sentimentale et immobilière ne brille guère par son originalité. Audrey Wells ne craint pas non plus les métaphores un peu lourdes, la réfection de la villa décrépite symbolisant une existence de tristesse qui se transforme avec patience au contact de ce coin de pays. Parallèlement à cette mutation se greffent de nombreuses figures colorées mais sans véritable intériorité, ne faisant que mettre en valeur les diverses facettes d'une femme en quête d'équilibre et de sérénité.

Même inspirée de faits vécus célébrant l'aboutissement d'un long processus d'émancipation, Audrey Wells donne à ce récit, de construction classique, une dimension féerique et fleur bleue. Cela n'éclipse jamais la performance de Diane Lane, qui insufflé, grâce à sa sensibilité et à son élégance naturelle, une note d'authenticité à ce film somme toute conventionnel, cédant parfois à l'imagerie de carte postale.

# LES BORÉADES

Saison 2003-2004  
Francis Colpron - directeur artistique

## LA ROME DES PRINCES

31 OCTOBRE 2003 :: 20h00  
Concertos et sonates de Corelli, Scarlatti, Pasquini et Handel

## MESLANGES HARMONIQUES

30 JANVIER 2004 :: 20h00  
Danses, fantaisies et chansons aux instruments de Lejeune, Guéron, Du Caurroy et Prætorius

## INVENZIONI STRAVAGANTI

26 MARS 2004 :: 20h00  
Canzonas, sonates et toccatas italiennes des débuts du Baroque

## SOURIRE FRANÇAIS

21 MAI 2004 :: 20h00  
Humour en musique: Mouret, Corrette et Racot de Granval avec Isabelle Desrochers, soprano et Daniel Thonon, vièle à roue

CONCERT BEATLES BAROQUE :: JOUER DANS L'ÎLE  
le 17 octobre 2003 à 20h00  
Théâtre Mirella et Lino Saputo, Saint-Léonard, 514-328-8400

NOUVEAUTÉ :: ACIS & GALATEA DE HANDEL  
CD double :: ATMA Classique

BILLET SIMPLE 23\$ :: 18\$ :: 12\$  
PASSEPORT\* 98\$ :: 78\$ :: 50\$

\*Un passeport donne droit à cinq entrées de votre choix

Les concerts auront lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours  
400, rue St-Paul Est, Vieux-Montréal

Pour information et passeports:  
LES BORÉADES DE MONTRÉAL  
T: 514.634.1244 :: www.boreades.com :: info@boreades.com



# SMCQ

Société de musique contemporaine du Québec  
Walter Boudreau, directeur artistique

## 38<sup>e</sup> SAISON 2003 → 2004

## ACTIONS DE GRÂCE, TRIO FIBONACCI

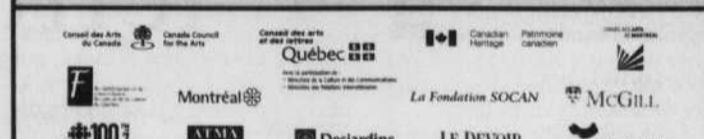
SAMEDI 11 OCTOBRE, 17 H

ŒUVRES DE DUSAPIN, BOULIANE ET RIZZUTO (PRIX QUÉBEC-FLANDRE 2002)  
LE CONCERT SERA SUIVI DU LANCEMENT DE 2 DISQUES SMCQ LIVE À 18 H 30.

SALLE PIERRE-MERCURE (CENTRE PIERRE-PÉLÉDEAU) 300, BOUL. DE MAISONNEUVE E.  
RÉSERVATIONS → 514.987.6919

BILLETS → RÉGULIER 25 \$ → 50 ANS + 12,50 \$ → ÉTUDIANTS 5 \$

DEVENEZ MEMBRE DE LA SMCQ 514.843.9305 / www.smcq.qc.ca



Hydro Québec présente

# Pro Musica

## LE QUATUOR A CORDES VERMEER

Lundi, 6 octobre 2003  
20 h

Mendelssohn  
Schumann  
Brahms

Pro Musica | Réservations: (514) 845-0532  
Site web: www.promusica.qc.ca

Billets (avec taxes et redevance) 30,20 \$ et 24,45 \$ Étudiants 18,25 \$

Théâtre Maisonneuve  
Place des Arts  
Billets en vente au 514 842 2112  
et au www.pda.qc.ca  
Réseau Admission 514 790 1245  
Redevance et frais de service.

PAS DE LIMITES \ PAS DE FRONTIÈRES \ PAS D'INTERDITS \ TOUT EST POSSIBLE !

# FIND

30 SEPT. > 12 OCT. 2003  
11<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DE NOUVELLE DANSE

INFO-DANSE \ (514) 844-2172  
\ 1 (866) 844-2172  
WWW.FIND-LAB.COM

	PLACE DES ARTS	AGORA DE LA DANSE	STUDIO	TANGENTE	ASSOCIATION PORTUGAISE	YMCA CENTRE-VILLE	USINE C	MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL	THÉÂTRE OUTREMONT	MAI
	SALLE WILFRID PELLETIER \ THEÂTRE MAISONNEUVE 20h30	CINQUÈME SALLE 19h	19h	17h30	21h	20h30 \ 22h30	15h \ 21h	15h \ 20h30	17h30 \ 19h \ 20h30	19h
OCT. SAM 1,4	RE ALICOMPANHIA JOÃO FIADEIRO	COMPLÈT	LIA RODRIGUES	TUSKEDANCE Tammy Forsythe	MAISONNEUVE COMPLÈT	LE CARRÉ DES LOMBES Danièle Desnoyers 15h	LE CARRÉ DES LOMBES Danièle Desnoyers 15h	LIVIA DAZA-PARIS	ASSOCIATION EDNA \ BORIS CHARMATZ \ 30 SEPT. > 12 OCT. 9h > minuit \ SALLE G, PLACE DES ARTS	EMMANUEL JOUTHE \ 7, 8, 9, 10, 11 OCT. 18h \ GEORGES LAOUN OPTICIEN
DIM 1,5	COMPAGNIE MARIE CHOQUINARD \ Le Sacre du Printemps	COMPLÈT	TUSKEDANCE Tammy Forsythe	MANON FAIT DE LA DANSE Manon Olygin 12h30	JONATHAN BURROWS \ MATTEO FARGION 15h	JONATHAN BURROWS \ MATTEO FARGION 15h	EXPOSITIONS/INSTALLATIONS LAURENT GOLDRING \ 30 SEPT. > 12 OCT. \ CDEX UQAM CARLOS AMORALES \ 27 SEPT. > 4 OCT. \ FONDERIE DARLING, QUARTIER ÉPHÉMÈRE ANTONY RIZZI \ 27 SEPT. > 11 OCT. \ AGORA DE LA DANSE	LIVIA DAZA-PARIS	LABORATOIRES DE DISCUSSION BRÉSIL \ LIA RODRIGUES \ 4 OCT. 12h \ TANGENTE MEG STUART \ 4 OCT. 15h \ SAT WILLIAM FORSYTHE \ 9 OCT. 17h \ CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE (CCA) NOUVELLE GÉOPOLITIQUE DE LA DANSE \ 11 OCT. 12h \ MAI (MONTRÉAL, ARTS INTERCULTURELS)	
LUN 1,6	ANTONY RIZZI	JONATHAN BURROWS \ JAN RITSEMA	CHOREGRAPHERS BALLETT FRANKFURT \ Richard Siegal	FONDERIE DARLING 21h	MEG STUART 21h	MEG STUART 21h	JOCELYNE MONTRETT DANSE J. Montreppé \ T. Takai 19h	LIVIA DAZA-PARIS	Suivez le FIND au jour le jour en compagnie de François Dufort, Frédérique Doyon et leurs invités. En direct à la SAT, du 30 septembre au 3 octobre, de 15h30 à 16h30 et à l'Agora de la danse, du 4 au 12 octobre, de 16h à 17h. En différé sur WEB TV au www.webtv-dfdanse.com.	
MAR 1,7	COMPAGNIE MARIE CHOQUINARD \ Cantique, Étude #1, Chorale	JONATHAN BURROWS \ JAN RITSEMA	CHOREGRAPHERS BALLETT FRANKFURT \ Richard Siegal	FONDERIE DARLING 21h	MEG STUART 21h	MEG STUART 21h	JOCELYNE MONTRETT DANSE J. Montreppé \ T. Takai 19h	LIVIA DAZA-PARIS		
MEI 1,8	COMPAGNIE MARIE CHOQUINARD \ Cantique, Étude #1, Chorale	JONATHAN BURROWS \ JAN RITSEMA	CHOREGRAPHERS BALLETT FRANKFURT \ Richard Siegal	FONDERIE DARLING 21h	MEG STUART 21h	MEG STUART 21h	JOCELYNE MONTRETT DANSE J. Montreppé \ T. Takai 19h	LIVIA DAZA-PARIS		
JEU 1,9	COMPAGNIE MARIE CHOQUINARD \ Cantique, Étude #1, Chorale	JONATHAN BURROWS \ JAN RITSEMA	CHOREGRAPHERS BALLETT FRANKFURT \ Richard Siegal	FONDERIE DARLING 21h	MEG STUART 21h	MEG STUART 21h	JOCELYNE MONTRETT DANSE J. Montreppé \ T. Takai 19h	LIVIA DAZA-PARIS		
VEN 1,10	BALLETT FRANKFURT William Forsythe	IMPULSE COMPLET	MARTIN BÉLANGER	BATTERY OPERA Lee Su-Feh, David McIntosh	COMPAGNIE DE BRUNE Lynda Gaudreau 21h	COMPAGNIE DE BRUNE Lynda Gaudreau 21h	LE CARRÉ DES LOMBES Danièle Desnoyers 20h30	LIVIA DAZA-PARIS	billetterie Articulée MONUMENT-NATIONAL, 1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL (514) 790 1245 1 (800) 361 4595 WWW.ADMISSION.COM	
SAM 1,11	BALLETT FRANKFURT William Forsythe	IMPULSE COMPLET	MARTIN BÉLANGER version française	BATTERY OPERA Lee Su-Feh, David McIntosh	COMPAGNIE DE BRUNE Lynda Gaudreau 21h	COMPAGNIE DE BRUNE Lynda Gaudreau 21h	LE CARRÉ DES LOMBES Danièle Desnoyers 15h	LIVIA DAZA-PARIS	Place des Arts (514) 842-2112 WWW.PDA.QC.CA	

## Culture

le cinéma

pour l'horaire complet, consultez  
L'AGENDA

eXcentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

## Oscar en trois actes

Le 17 septembre dernier, Téléfilm Canada annonçait que *Les Invasions barbares* avait été sélectionné pour représenter le Canada dans la course à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Depuis, une vingtaine d'autres pays ont, comme Téléfilm, devancé l'annonce officielle de l'Academy of Motion Pictures Arts & Sciences (AMPAS), prévue à la mi-octobre, en dévoilant le nom de leur poulain. Parmi ceux-ci, on compte la France (*Bon voyage*), le Danemark (*Reconstruction*), l'Italie (*I'm Not Scared*) et le Brésil (*Carandiru*).

## Acte I: le plan

Comme ce fut le cas dans chacun de ces pays, le film de Denys Arcand a été élu par un collège composé de représentants d'associations de professionnels et d'organismes gouvernementaux répartis entre Halifax et le Yukon, lesquels, au nombre de 24, ont fait leur choix parmi les six productions qui leur ont été soumises. Outre le film d'Arcand, cette liste comprenait *Gaz bar blues*, *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause*, *La Grande Séduction*, *Le Marais* et *Séraphin*.

Pour la première fois cette année, Téléfilm Canada a donné priorité aux votants de soutenir le film le plus susceptible de se rendre en finale. Pas vraiment étonnant, quand on sait que notre principal organisme gouvernemental est dans la phase finale de son virage axé sur la performance des films au guichet et la mise au point de stratégies de marketing plus vigoureuses.

N'empêche que, sur le coup, la consigne a un peu étonné Josette Bélanger, agente de programme au Conseil des arts du Canada (CAC), qui participe à l'élection du poulain canadien depuis trois ans. «*Au Conseil des arts, on a surtout l'habitude de défendre l'innovation et le cinéma d'auteur. On porte moins d'attention aux entrées et au marketing*», dit-elle, précisant toutefois que le film d'Arcand s'inscrit parfaitement dans la politique du film d'auteur que défend le CAC.

Pour sa part, le cinéaste George Mihalka, qui votait cette année sous la bannière de l'Association des réalisateurs du Québec, ne voit dans cette consigne que l'expression du gros bon sens. «*On a tout intérêt à voter pour le film qui représente le mieux notre industrie*», dit celui qui a pris acte des circonstances favorables au film d'Arcand.

Ces «conditions gagnantes» ont fait battre en retraite plusieurs joueurs, dont Bernadette Payeur, de l'ACPAV, qui a produit *20h 17 rue Darling*. «*Étant donné les prix remportés à Cannes et la couverture de presse unanime, c'était évident pour moi que tous ces gens allaient voter pour Les Invasions barbares, et c'est exactement ce qui s'est passé*», explique la productrice, dont l'abstention fut imitée par plusieurs confrères. En effet, neuf des quinze films admissibles (dont *Le Nèg*, de Robert Morin) n'ont pas été soumis à l'examen des votants.

Lodi Butler, directrice du financement film & télévision à la British Columbia Film, est d'avis que, au delà de la consigne, «*on vote moins par calcul que par instinct, parce qu'on ne peut pas deviner d'une année à l'autre ce à quoi les membres de l'AMPAS seront sensibles*». Ainsi, Mme Butler affirme ne pas s'être laissée influencer par le fait que le film d'Arcand avait fait un malheur à Cannes et que Miramax, reconnue pour ses campagnes énergiques pendant la course aux Oscars, en avait acquis les droits pour les États-Unis. «*Il y a quelque chose de fort et de pertinent dans le film de Denys qui m'a fait comprendre que, de tous les films, le sien nous représente le mieux*».

## Acte II: l'épreuve

Le 1<sup>er</sup> octobre marquait la date butoir pour l'inscription des films dans la course. Des 87 pays dont les comités sont reconnus par l'AMPAS, une cinquantaine devaient avoir répondu à l'appel. Après quoi, les organismes de chacun de ces pays ont jusqu'au 15 octobre pour faire parvenir une copie de leur film sous-titrée en anglais. L'an dernier, 625 membres de



Martin Bilodeau

L'AMPAS, la plupart résidants de Los Angeles, avaient participé à la présélection. L'AMPAS divise ces volontaires en trois sous-groupes ayant chacun pour mandat de visionner entre 15 et 20 films, soit le tiers de la sélection globale. Des projections sont organisées, et les présences, dûment notées. Au terme du processus, chaque individu doit avoir vu 70 % des films soumis à l'examen de son groupe pour se voir remettre un bulletin de vote. Patrick Stockstill, qui coordonne ce processus à l'AMPAS, me faisait remarquer cette semaine qu'une bonne partie des membres s'écartent de leur mandat pour voir aussi les films soumis à l'examen des autres groupes: «*Ils s'inscrivent parce que le cinéma étranger les intéresse*», affirme Stockstill, qui insiste, un peu trop, pour m'assurer que les participants à la sélection ne sont pas tous des chômeurs ou des retraités.

## Acte III: l'invasion

Les titres des cinq finalistes seront connus le 27 janvier prochain, avec l'annonce des candidats dans chacune des catégories. L'AMPAS refusant pour l'instant de divulguer la liste complète des films qui lui ont été soumis, il est trop tôt pour les pronostics. Cela dit, fort de la notoriété d'Arcand, d'une presse aimante et de l'invasion barbare que Miramax prévoit amorcer le 21 novembre, on n'a pas vu poulain canadien plus solide depuis... *Le Déclin de l'empire américain*.

Si la compétition vous met en appétit, sachez par ailleurs que le programme du FCMC comporte cinq films élus par leurs pays respectifs pour participer à la course, à savoir *Osama* (Afghanistan), *Good Bye, Lenin!* (Allemagne), *Distant* (Turquie), *Noi Albinoi* (Islande) et *Kitchen Stories* (Norvège).

## FILLES UNIQUES

Réalisation: Pierre Jolivet.  
Scénario: Pierre Jolivet et Simon Michael. Avec Sandrine Kiberlain, Sylvie Testud, Vincent Lindon, François Berleand, Roschdy Zem.  
Images: Pascal Riédo. Musique: Serge Perathoner.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Parfois, deux actrices vont bien ensemble. On sent qu'elles prennent plaisir à se donner la réplique, et la chimie fonctionne à plein. Sandrine Kiberlain et Sylvie Testud possèdent quelque chose en commun, en plus du talent: des minois en dehors du moule de l'harmonie pure, une étrangeté dans la beauté, un côté pince-sans-rire qui fait merveille au cinéma, une sorte de modernité, un sens du risque et de fortes personnalités. Pierre Jolivet (dont on accueille toujours les films avec plaisir) a eu le doigté de réunir ces deux comédiennes en leur faisant jouer un duo joyeusement boiteux, qui amuse par l'absurdité des situations. *Filles uniques* rappelle un peu le film de Jeanne Labruno, *C'est le bouquet!*, pour le côté ludique, les clins d'œil visuels, mais celui de Jolivet est plus rebondissant et mieux réussi que celui de Labruno.

Jolivet est un cinéaste français qui s'éloigne des sentiers battus et tâte de plusieurs genres, généralement avec bonheur. *Fred*, *En plein cœur*, *Ma petite entreprise*: il adore promener sa caméra du côté des petites gens qui se battent, perdent, gagnent parfois, mais c'est la première fois qu'il attaque de plein fouet un univers féminin (son précédent film étant le martial film d'époque *Le Frère du guerrier*).

Avec sa structure libre mais sans temps mort, *Filles uniques* repose sur la rencontre de deux univers en apparence inconciliables. Ceux de Carole, une juge d'instruction (Sandrine Kiberlain), et de Tina (Sylvie Testud), jeune voleuse récidiviste fraîchement libérée de prison qui adore

## Un duo joyeusement boiteux



*Filles uniques* repose sur la rencontre de deux univers en apparence inconciliables. Ceux de Carole, une juge d'instruction (Sandrine Kiberlain), et de Tina (Sylvie Testud), jeune voleuse récidiviste fraîchement libérée de prison qui adore les beaux souliers.

les beaux souliers. Un point commun entre ces deux femmes: elles sont filles uniques, d'où le titre du film.

Il faut accepter la proposition de départ, loufoque et invraisemblable, pour être sensible au charme de cette comédie. Comment la jeune voleuse viendra frapper à la porte de la juge d'instruction pour finir par camper plusieurs nuits sur le divan du salon, comment chacune déteindra sur l'autre, l'une en devenant moins coincée, l'autre en développant une sorte de morale, tout en faisant à deux des drôles de conneries: tel est le propos de ce suave *Filles uniques*.

La drôlerie naît des situations et du jeu des interprètes, mais aussi de la caméra qui s'amuse à capter

les souliers des gens (pour épouser la fixation de Tina), comme les slogans de la République sur le palais de justice, laquelle République française deviendra un des protagonistes de l'histoire.

Entre le palais de justice, l'appartement de Carole (où son mari, incarné par Vincent Lindon, est à peu près toujours au lit), le Palais de la femme, centre d'hébergement féminin en face duquel les proxénètes au café attendent les pensionnaires au détour, et le casino, le film fait son miel des contrastes temporels, sur fond de problèmes juridiques, pendant que les héroïnes s'éclatent.

Excellent duo d'actrices, donc, toutes deux tendues comme des cordes de violon au milieu de ré-

pliques bien dosées, de situations cocasses où la juge décoince sa toge. Les hommes incarnent des rôles mineurs qui se résument à quelques traits bien campés: Lindon en mari amorphe, lascif et ensommeillé, François Berleand en fraudeur de casino roué et coloré, Roschdy Zem en flic de province dévoué à ces dames. L'appareil judiciaire est écorché au passage, mine de rien, entre deux sourires.

Ça se joue dans un registre quand même mineur (on est loin de la grosse symphonie; prenons ça comme une petite sonate). Ce n'est pas la quête d'émotion, mais *Filles uniques* se révèle amusant, bondissant, bien joué, filmé avec humour et élégance. Ce qui lui fait quand même bien des mérites...

Cinquième salle  
Place des Arts  
QuébecRécital de Katarina Mikhailova  
Le 11 octobre 2003 à 20hKatarina Mikhailova  
PianistePrésentation des oeuvres par  
Suzanne Lapointe

J. Brahms: Sonate No. 3, en Fa mineur Opus 5  
D. Scarlatti: Sonate en Ré majeur K.29 (L.461)  
S. Slonimsky: Prélude et Fugue en La-bémolle majeur  
J. S. Bach: Prélude et Fugue en Do dièse majeur  
A. Scriabin: Fantaisie en Si mineur, Opus 28  
Harry Somers: Sonata No. 1, "Testament of Youth"  
Stylisations des chansons populaires par  
Madame Mikhailova

Billets en vente au 514 842 2112  
et au [www.pda.qc.ca](http://www.pda.qc.ca)  
Réseau Admission 514 790 1245Les idées  
heureuses  
société de musique baroque  
GENEVIEVE SOLY  
directrice artistiqueAprès Promenade à Naples  
(Prix Opus Concert de l'année 2000)  
et Promenade à Rome (2002)Promenade  
à Venisedu XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle  
idée originale de Natalie Michaudmardi 7 octobre 2003 à 20 h  
Salle RedpathMagali LÉGER, soprano (France)  
Cheryl Ann FULTON, triple harpe (États-Unis)  
L'ENSEMBLE DES IDÉES HEUREUSES106-33,506 Billetterie: (514) 844-2172  
info@ideesheureuses.ca

Arion

Ensemble de musique ancienne  
aux instruments d'époque

CLAIRE GUIMOND | Directrice artistique

## Telemann

Les vendredi et samedi 10 et 11 octobre 2003, Salle Redpath à 20h  
Le dimanche 12 octobre 2003, Théâtre Paul-Desmarais, Centre Canadien d'Architecture à 14hRenseignements et billetterie: (514) 355-1825 ou [arion@early-music.com](mailto:arion@early-music.com)Tarif régulier: 30 \$ (taxes incluses)  
Tarif aînés: 23 \$ (taxes incluses)  
Tarif étudiants: 15 \$ (taxes incluses)BANQUE  
LAURENTIENNE  
COMMDANTAIRE PRINCIPAL

CCA

SAISON  
2003  
PENTAÈDRE  
2004CONCERT  
À VENIR...

16 JANVIER 2004, 20H

Salle Marie-Stéphane, École de musique Vincent-d'Indy  
ART DÉCO10 OCTOBRE 2003  
SALLE MARIE-STÉPHANE  
ÉCOLE DE MUSIQUE VINCENT-D'INDY

pentaèdre

Billets: 20 \$ adultes - 10 \$ étudiants-aînés

Pentaèdre: (514) 270-6790

Réseau Admission: (514) 790-1245

[www.admission.com](http://www.admission.com)

Salle Marie-Stéphane

628, chemin de la Côte-Ste-Catherine

Pour recevoir notre dépliant:

[info@pentaedre.com](mailto:info@pentaedre.com) ou (514) 270-6790CONCERT AU  
QuébecÉCOLE DE  
MUSIQUE VINCENT-D'INDY

MUSIQUE

LE DEVOIR

Montréal

Ce soir 20 h

## Le party réinventé.

Belle et Bum.

Sophie aime les entrevues qui décollent. Normand aime la musique qui déménage.  
Invités: Luc De Larochellière, Yann Perreau...

21 h 30



Liste d'attente

Comédie cubaine. Désespérés d'attendre,  
des passagers s'unissent pour réparer  
un autobus en panne.Télé-Québec  
telequebec.tv

Ça change de la télé

LE DEVOIR

# Cinéma

## La télé, de l'intérieur

Animateur, chanteur et tout ce qu'on voudra, Serge Laprade joue aujourd'hui dans *100 % bio*, de Claude Fortin. Le film, qu'il a de surcroît coréalisé, sera lancé au Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias avant de gagner nos salles le 20 octobre.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Rencontrer Serge Laprade, c'est deviser avec un vrai monsieur, bien mis, chaleureux, charmant, avec toutes sortes de réflexions pertinentes à partager, sur le petit écran surtout. Il faut dire que la télé, il la connaît sous toutes ses coutures, l'ayant vu naître, grandir, changer au fil des ans. Chanteur de charme, animateur, Serge Laprade a aussi écrit des livres, tenu quelques rôles au théâtre et au cinéma (dont sa performance de tombeur dans *L'Initiation*, bien sûr), animé force téléthons. Et quoi encore?

«Je fais partie du métier des communications depuis 40 ans, explique-t-il. Certains appellent ça de l'éparpillement, d'autres, de la polyvalence. Les gens posent un jugement sur ceux qui font trop de choses, mais j'adore vraiment tâter du plus grand nombre d'expériences possible. Ma carrière a été horizontale, à l'encontre des spécialistes qui travaillent sur une base verticale.»

Avec dans sa besace des études en science politique, il se serait bien vu dans la peau d'un reporter international mais déclare n'afficher aucun regret pour avoir embrassé les variétés, même si la politique demeure la grande passion de sa vie.

Si Serge Laprade se retrouve au

jour d'hui dans l'œil des médias cinéma, c'est pour sa participation au film *100 % bio*, de Claude Fortin. Ce film, ils l'ont scénarisé à quatre mains, se partageant les rôles principaux. Aujourd'hui, il en parle comme d'une des plus belles expériences de sa vie professionnelle, qui l'a entraîné sur de nouveaux chemins et lui donne envie d'explorer encore cette veine. «Claude Fortin m'a ouvert les écoutilles à toutes les étapes de la création cinématographique, révèle-t-il. Ce fut une expérience totale. De plus, une grande amitié est née entre nous.»

Le film sera présenté au Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias avant de gagner bientôt les salles. L'animateur a pénétré avec lui des milieux parallèles. Il n'a que de bons mots à l'adresse de Claude Chamberlan, le directeur du FCMM, qui lui a ouvert tout grand les portes de son festival, l'entraînant à travers les dédales d'Ex-Centris. «Il est un beau fou, dit-il. Ce fut une merveilleuse rencontre.»

**Emblématique et exemplaire**

Donc, *100 % bio*, dernier volet d'une trilogie que Claude Fortin consacre à la puissance et aux dérives des médias de masse (après *Le Voleur de caméra* et *L'Autobiographe amateur*), n'est pas une biographie pure. Cinéaste et comédien



JACQUES NADEAU LE DEVOIR  
«Les fleurs, c'est l'histoire de ma vie», s'exclame Serge Laprade, qui a si longtemps porté un œillet à la boutonnière et que les photographes ont croqué, au long de sa carrière, parmi tous les bouquets.

ont concocté une histoire à partir de la trajectoire de Laprade, certes, mais en la transformant aussi. Et on verra à l'écran nos deux hommes, l'un cinéaste sans grande envergure (joué par Fortin), l'autre animateur au passé glorieux recyclé dans l'infopop (incarné par Laprade), tenter de s'approprier pour réaliser une biographie filmée qui tombe à l'eau. Ce film à petit budget a été une aventure qui a roulé sur trois ans et qui les a envoyés se balader de Montréal à Percé.

Et pourquoi Serge Laprade? Parce que Claude Fortin le trouvait emblématique et exemplaire. À l'heure de parler de télé, il a recruté un homme qui y trône depuis 40 ans. Serge Laprade vous dira qu'il vit bien avec la célébrité, qu'il aime et respecte son public. Longtemps, toutefois, son image a été un carcan. Il craignait de décevoir son public en se livrant au naturel et y égarait au passage son identité. «Une grave maladie m'a immobilisé en 1991. J'ai eu le temps de réfléchir, puis de redevenir moi-même.»

Cette semaine, il se sentait ému d'accorder une entrevue au *Devoir*, Serge Laprade, tant les milieux intellos snobent les artistes populaires. En se présentant comme candidat libéral en 1988, il avait bien eu droit à une entrevue chez nous, mais sur sa carrière, jamais. On est bien bêtes. D'ailleurs, le jour où Claude Fortin l'a sollicité, il a un peu tiqué. Que lui voulait cet artiste intello? Il a alors visionné

les deux premiers volets de sa trilogie. Le dialogue, la sympathie, l'envie d'écrire une histoire à deux ont fait le reste.

«Le film possède plusieurs niveaux, précise-t-il. Ceux qui y disent les choses les plus intéressantes sur la télé ne sont pas Serge Laprade et Claude Fortin. Il faut écouter les personnages secondaires. Gaston L'Heureux, par exemple, affirme que la télévision est faite de gens qui vous bouffent, pour qui les êtres sont interchangeables.»

*100 % bio* aborde aussi l'absence de mémoire de la télévision. «À ses débuts, si la télé ne sauvegardait pas sa mémoire en archives, c'était plutôt par insouciance. Aujourd'hui, elle crée des vedettes instantanées et jetables. Pourtant, sans mémoire, on n'a pas d'avenir. Se souvenir permet d'éviter de reproduire les mêmes erreurs et aide à pouvoir répéter un bon coup.»

Son opinion sur la télé, il me la donne en entrevue. «Elle est ultrasensible et elle évolue, résume Serge Laprade. Avant, tout était à faire, et l'éventail des possibles s'ouvrait devant nous. Alors, la télé entraînait les gens vers quelque chose qu'ils ne connaissaient pas. Désormais, pour des raisons commerciales en partie, le petit écran s'est mis à la remorque des désirs de son auditoire. Prenez la télé-réalité: la population l'a demandée, alors le petit écran la lui sert. À quelques exceptions près, les médias se retrouvent aujourd'hui derrière leur public plutôt qu'en avant, ce qui n'est pas du tout une bonne chose.»

Serge Laprade vous dira qu'il vit bien avec la célébrité, qu'il aime et respecte son public

## Pas bien malin

**SUR LE SEUIL**

D'Éric Tessier. Avec Michel Côté, Patrick Huard, Catherine Florent, Albert Millaire, Jean L'Italien. Scénario: Eric Tessier, Patrick Sénécal, d'après son roman. Images: Denis-Noël Mostert. Montage: Alain Baril. Musique: Ned Bouhalassa. Québec, 2003, 94 minutes.

**MARTIN BILODEAU**

Le cinéma fantastique n'est pas très répandu dans le corpus québécois. Du reste, le genre a suscité tant de modes éphémères qu'il s'est avéré difficile, dans le cadre d'une aussi petite cinématographie que la nôtre, de développer un style bien de chez nous, à plus forte raison d'instaurer une tradition. Le premier long métrage d'Éric Tessier, *Sur le seuil*, ne saurait mettre cette règle en échec, tant la proposition «gothico-gore» manque de personnalité, et son exécution, d'éloquence.

Tiré du roman éponyme de Patrick Sénécal et scénarisé par lui-même (avec Tessier), *Sur le seuil* rassemble en un gros bouquet toutes les impulsions qui ont marqué le genre — avec à l'étagé *Le Bébé de Rosemary* et *Le Royaume*, au sous-sol *Damien la malédiction* et *Amyville* — sans témoigner, au-delà de l'érudition évidente des auteurs, d'une vision originale susceptible de la transcender.

Du coup, le film bidimension-

nel se résume à un collage de scènes invraisemblables qui déshonorerait un épisode de *Fortier* et sur lesquelles Tessier a suspendu une tapisserie sonore sursignifiante et racoleuse. De fait, le climat insolite du *thriller* et la nervosité relative de l'ensemble semblent avoir été composés de toutes pièces à l'étape de la post-production afin de compenser, d'une part, les manques de la mise en scène, dont le recours au ketchup et aux artifices du genre reste maladroit, et, d'autre part, le malaise évident des acteurs principaux, forcés de s'accrocher à des dialogues d'une naïveté pesante.

Difficile, dans les circonstances, de trouver crédible ce Paul Lacasse, doyen de l'aile psychiatrique d'un grand hôpital montréalais défendu par Michel Côté, dont un des patients est un écrivain célèbre pour ses romans d'horreur (Patrick Huard) qui s'est mutilé et qui a tenté de se donner la mort après que tous les crimes sordides qu'il avait imaginés se furent réalisés. Contrairement à sa collègue Jeanne (Catherine Florent), inconditionnelle de l'écrivain et ouverte à une explication surnaturelle, Lacasse rejette catégoriquement cette idée, sans toutefois que le film nous révèle la source de son incrédulité.

Ni même qu'il nous envoie un signe, ne serait-ce qu'une étincelle, attestant son autorité. Car les psys de *Sur le seuil*, et tous leurs

subordonnés, sont d'une incompetence stupéfiante. Ce n'est guère plus rosé en dehors de l'hôpital, où le journaliste d'enquête (Jean L'Italien), l'éditeur (Jacques Lavalée), le tueur fou (Normand D'Amour) et le curé de campagne (Albert Millaire) sont javellisés comme des personnages de *soaps*.

Cela dit, la lumière d'inspiration scandinave créée par le chef opérateur Denis-Noël Mostert, jumelée au grain de l'image (captée en numérique), apporte une cer-

taine crédibilité technique à l'affaire et allège le bilan. Même que, dans le petit rôle de grande importance d'un prêtre désemparé par la réapparition du mal qu'il avait combattu dans le passé, Jean-Pierre Bergeron semble avoir mesuré l'absurdité du scénario et s'en inspire dans son interprétation. Il en faudrait cependant beaucoup plus pour faire oublier les maladrotes et le ridicule de ce *thriller* fantastique, somme toute pas bien malin.

**Sexe de Rue**  
Un film du regretté Richard Boutet

www.7artdistribution.com/sexederue

Vent d'Est Films  
7' Art / distribution inc.  
présentent  
"Meilleur documentaire FFM 2003"  
"Palme hautement méritée d'ailleurs."  
Odile Tremblay

EX-CENTRIS CINÉMA PARALLÈLE  
1015 FM  
1015, boul. Saint-Laurent, Mt. Bellevue (D) 401-2011

jusqu'au 8 oct. incl.  
à 15h00 et 21h15

CIBL 101.5 FM  
Le Réseau  
LE RÉZO www.lerazo.org

★ CINÉMA ★  
SEMAINE DU 4 AU 10 OCTOBRE 2003

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages  
★★★★★★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages  
★★★★★★ 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

«...on écoute la bonne musique et on se laisse doucement séduire.»  
Olivier Tremblay, Le Devoir

«...sympathique, sans prétention, empreint de rêve et de musique.»  
Séverine Karsdunen, Vox

«...un feelgood movie qui joue dans les plates-bandes des *Commitments* et de *The Full Monty*.»  
Jean-François Guével, Ici

«Une histoire de rêve racontée en toute simplicité.»  
Paul Villeneuve, Journal de Montréal

Les IMMORTELS  
un film de Paul Thinel  
Guillaume Lemay-Thivierge

Jean Lapointe  
Isabelle Lemme  
Pascal Parent André Ouellette  
Manon Brunelle Olivier Maher  
Paolo Noël Daniel Brière  
Guy Nadon

À L'AFFICHE!  
MÉGA-FLEX\* GUZZO  
PONT-VIAU 16  
MÉGA-FLEX\* GUZZO  
TERREBONNE 14  
SHERBROOKE  
CINÉMA PINE  
STE-ADELE  
CINÉMA ST-LAURENT  
SOREL-TRACY  
CINÉMA ENTREPRISE  
PLAZA REPENTIGNY

**LALOUX**  
vos désordres sont désirs

«Album savoureux». - *La Presse*  
«Une invitation à l'hédonisme». - *Journal de Montréal*  
«Délicieux de l'entrée au dessert». - *Paroles et Musique*  
«Poésie simple et fraîche se savoure comme de patis bonheurs». - *ICI*

Album disponible en magasin

**UNE SOIRÉE UNIQUE!**  
LE 9 OCTOBRE À 20H AU LION D'OR  
Admission: (514) 790-1245 www.admission.com